

TV5MONDE



Louis Favre

**HUIT JOURS
DANS LA NEIGE**

Table des matières

I <i>Prologue</i>	4
II <i>Le départ</i>	7
III <i>La traversée</i>	13
IV <i>L'arrivée</i>	23
V <i>La chasse aux grives</i>	27
VI <i>Simon-Pierre Matthey</i>	37
VII <i>L'horloger</i>	43
VIII <i>La veillée</i>	50
IX <i>L'empaillage et la carabine américaine</i>	59
X <i>La distillerie</i>	66
XI <i>Le cousin Hippolyte</i>	72
XII <i>Les contrebandiers</i>	76
XIII <i>La traque</i>	82
XIV <i>Le Charbonnier</i>	90
XV <i>Affaires de famille</i>	98
XVI <i>L'apoplexie</i>	106
XVII <i>Bonheur</i>	114
XVIII <i>Conclusion</i>	117
LE FER À GAUFRES par Louis Favre.....	119

Ce livre numérique.....130

I

Prologue.

Des Reprises près la Cibourg,
22 décembre 18..

À M. H. Émonet, à Boudry.

Voici les fêtes de Noël qui approchent ; les établisseurs nous laissent un peu de répit, et nous voulons profiter de ces vacances si bien gagnées pour nous divertir un peu en famille. Si tu ne te laisses pas effrayer par la perspective de passer une semaine dans nos montagnes, viens mettre à l'épreuve l'hospitalité traditionnelle de nos bonnes vieilles familles. Chacun t'aime ici, et on parle de toi comme si on t'avait vu ; ainsi tu ne tomberas pas parmi des étrangers. Nous causerons du corps des carabiniers, du camp où nous avons fait connaissance, des vendanges, que je voyais cette année pour la première fois, grâce à tes parents, qui m'ont accueilli comme un fils, et de ces excellents raisins dont ta mère m'a fait emporter plus d'un quintal pour régaler ces *montagnons* qui ne récoltent que des noisettes et des pives¹. Ainsi, c'est entendu ; le temps est magnifique, ta

¹ En patois, les cônes des sapins.

chambre est préparée, ton bonnet de nuit est sur l'oreiller ; un refus nous désolerait. Viens, nous organiserons une *traque* au renard, nous ferons une partie de traîneaux, et, dans ce lieu sauvage, nous donnerons, s'il le faut, un bal pour t'amuser. Et puis, nous avons un cochon suspendu à la cheminée depuis quelques jours, un gros lièvre de montagne au vinaigre, une cinquantaine de grives qui attendent qu'on leur fasse la charité de les plumer. Tout cela demande à être mangé, et tu nous rendrais un vrai service en venant prendre ta part de ces fricots que ma mère prépare à merveille. Tu goûteras de nos choux, mon cher, des choux extraordinaires, production du sol natal, auprès desquels les légumes des bords du lac ne sont que de grossiers herbages.

Écris-moi deux mots pour m'annoncer le jour de ton départ ; va m'attendre au *Guillaume-Tell*, à La Chaux-de-Fonds ; j'irai te prendre avec le traîneau afin que nous ayons plus tôt le plaisir de te serrer la main.

Au revoir dans peu de jours.

Ton dévoué,

Virgile Robert.

Monsieur Virgile Robert, aux Reprises.

J'accepte ton invitation avec reconnaissance, à la condition que vous me recevrez sans faire de dérangement, cela me mettrait mal à l'aise. Il me tarde de voir ces scènes d'hiver dont j'ai tant entendu parler, vos amas de neige, vos beaux couchers de soleil, vos veillées autour du poêle. Depuis près d'un mois nous pataugeons dans un brouillard épais, froid, humide, sombre, qui nous enveloppe et nous étouffe comme un mauvais rêve ; un peu de votre soleil ne me nuira pas.

Avant de partir je dois encore livrer une dizaine de bosses² de vin à un particulier de Soleure que j'attends depuis quelques jours ; je ne voudrais pas laisser cette tâche à mon père qui se fait vieux et qui ne descend plus à la cave sans y prendre des rhumatismes.

J'espère être en mesure de me mettre en route le 27 décembre prochain ; je prendrai la diligence de Neuchâtel qui part à huit heures du matin et arrive à la Chaux-de-Fonds à une heure. Je trouverai le *Guillaume-Tell* ; c'est un nom qui me va tout à fait, et l'auberge qui porte cette enseigne doit avoir quelque chose d'engageant. Nous essayerons d'y vendre une ou deux bosses de ce 42 qui devient parfait.

Agréez tous, etc.

H. E.

² La *bosse* contenait 420 pots de Neuchâtel.

II

Le départ.

Henri Émonet était le fils unique d'un cultivateur aisé qui possédait assez de vignes pour remplir sa cave avec sa seule récolte, et assez de champs pour avoir une jolie réserve de froment et d'avoine à vendre lorsque les prix devenaient avantageux. Deux bœufs, forts comme des éléphants, servaient aux voiturages et aux labours ; deux vaches, toute l'année à l'étable, fournissaient le lait du ménage, et les trois ou quatre moutons qui leur tenaient compagnie donnaient de douces toisons, matière première du milaine gris et du drap brun éternel dont la famille était vêtue en hiver.

C'était un robuste garçon de vingt-cinq ans, bien pris dans tous ses membres, souple et fort, avec la peau brune, des yeux bleu foncé et des cheveux châtain ; sa figure, sans être parfaitement correcte, plaisait à première vue par l'expression de franchise et de confiante bonhomie qui y était répandue, et chacun disait en le voyant : voilà un bon compagnon. Élève studieux à l'école, il avait passé dix-huit mois au collège d'Aarau pour apprendre l'allemand ; son éducation n'était donc pas négligée ; il aimait à lire des ouvrages instructifs, avait un goût prononcé pour l'histoire naturelle, et, malgré cette culture, peu ordinaire chez un campagnard, il avait toutes les aptitudes du paysan. Son père, homme expérimenté, l'avait initié à toutes les

pratiques des travaux des champs et des vignes ; en disciple docile et plein de déférence, il s'était mis à l'œuvre de bon cœur, ne refusant aucun travail. Sévère pour lui-même et humain à l'égard de ses inférieurs, il était adoré des domestiques. Levé le premier, couché le dernier, il commençait la journée en chantant, et les échos de la campagne ou les coins les plus reculés du fenil et de l'étable retentissaient dès l'aube des notes joyeuses de sa voix. Il n'était pas, comme quelques paysans, l'esclave de la terre, et de temps à autre il s'accordait un jour de congé pour une partie de chasse ou de pêche le long de l'Areuse, ou pour prendre sa part d'un tir à la carabine, exercice favori dans lequel il se distinguait particulièrement. Depuis quelque temps, sa mère, qui se faisait vieille, l'engageait à chercher femme ; mais la vie heureuse qu'il menait lui semblait la plus agréable du monde, et il tremblait à l'idée d'échanger sa condition contre une autre où sombrerait, pour toujours peut-être, sa chère liberté. — « Nous avons le temps, disait-il à sa mère, tu es encore trop vaillante pour remettre à une autre le sceptre de la maison ; et Dieu sait comment iraient les choses quand tu ne serais plus la maîtresse. » L'idée de remettre le sceptre à une étrangère, plus jeune, venant on ne sait d'où, et qui aurait conquis l'affection de ce fils dont la vue seule lui réchauffait le cœur, faisait frémir la pauvre vieille, et bien qu'elle ne se fit aucune illusion sur la marche nécessaire des événements et des choses, elle répétait machinalement : « Oui, Henri, nous avons le temps, nous avons le temps. »

Heureuse du divertissement qu'il procurerait à son fils, le voyage aux montagnes était devenu son unique préoccupation. Visitant ses provisions, ses réserves de toute espèce, accumulées depuis nombre d'années, elle cherchait ce qu'elle pourrait envoyer à ces braves gens qui se chargeaient de son enfant pour une semaine. Les cerises, prunes et pruneaux secs, les noix, les *chnitz*, les pots de *coignarde* et de raisiné, les pommes aux joues empourprées, les poires fondantes, la toile même et le beau fil blanc, tout fut examiné et passé en revue, et cette exploration ne fit qu'augmenter ses incertitudes. Ces pauvres *mon-*

tagnons, pensait-elle, n'ont rien de tout cela ; seront-ils étonnés en voyant les produits de nos bonnes terres de Boudry ! – Jamais rire homérique ne fit vibrer plus joyeusement les murs de la paisible demeure que celui de son fils, lorsqu'elle lui proposa le chargement qu'elle méditait.

– J'accepte, dit-il, pourvu qu'on me donne notre bœuf *Zaillet* pour porter cette cargaison. D'ailleurs il s'ennuie dans nos brouillards et l'air des montagnes lui retrempera le moral.

– Mauvais plaisant, veux-tu donc partir les mains vides, pour qu'on dise que nous sommes des mendiants ou des ladres ?

– Non, mère, je compte emporter quelques bouteilles de notre meilleur vin pour soutenir l'honneur de nos vignobles de Boudry, qu'on déprécie à tort ; et puis, que dites-vous d'une truite de l'Areuse, ou d'un Ombre-Chevalier ?

– Tu as raison ; voilà ce qui s'appelle une idée ! Les vieilles gens ne sont plus bons à rien. Tu sais que nous avons encore du vin de la comète de 1811, et du 19, du 22, du 27, et du 32 qui fait sauter le bouchon comme du champagne, ce petit enragé ; et du 34 en masse, blanc et rouge. Prends au moins cinquante bouteilles pour tourner sur le dos ces *montagnons* habitués à l'eau de cuve, au petit-lait et à la piquette de France. Ça leur réchauffera une bonne fois l'estomac, à ces pauvres horlogers, nourris de pain d'avoine. Au moins n'oublie pas d'avoir ta bourse bien garnie ; pour l'honneur de sa famille, il est convenable qu'un garçon de bonne maison fasse, dans l'occasion, sonner les *brabants* dans la poche de son gilet. Mon père, qui était justicier et maître-bourgeois en chef, ne sortait jamais sans en avoir une poignée dans sa veste, mais il se gardait de les dépenser.

Souriant à l'ouïe de ces recommandations singulières qui trahissaient une époque évanouie, il se rendit à la cave, choisit une caisse solide et y disposa avec précaution, après les avoir entourées de paille, vingt bouteilles des meilleurs crus, des *Gil-*

lettes, des *Gravanis* et des *Merloses*. Il fit aussi un tour à Cortailod et à Auvernier pour retenir un beau poisson qu'on devait lui apporter la veille de son départ.

Enfin le 27, il arrivait à Neuchâtel à sept heures du matin ; il prenait sa place à la poste et pour ne pas s'engourdir le cerveau dans la *salle des voyageurs*, antre obscur à peine éclairé par une lampe fumeuse, il fit quelques pas dans la ville. La nuit faisait place à un jour grisâtre ; le brouillard glacial voilait tous les objets ; les arbres de la Promenade Noire, couverts de givre, élevaient tristement leurs rameaux décharnés. À peine apercevait-on autour de la poste quelque employé, ou la capote grise d'un guet de nuit retournant au logis après avoir fini sa faction. Dans les rues il ne vit qu'un archer à tournure majestueuse qui, le jonc à la main, faisait sa ronde en plein désert, et quelques régents, maigres et agiles, courant à leurs leçons.

Bientôt un bruit de grelots se fit entendre ; le postillon attela les cinq chevaux, le conducteur fit à haute voix l'appel des voyageurs en estropiant outrageusement leurs noms, et la pesante voiture se mit en mouvement avec un bruit de tonnerre sur les pavés sonores.

Tout alla bien jusqu'à Pierre-à-Bot ; là on commença à trouver de la neige. Les chênes et les sapins étaient immobiles comme des spectres sous leur manteau de givre ; quelques corbeaux perchés sur une branche élevée regardaient d'un air morne passer le bruyant attelage. C'était un de ces tableaux d'hiver familiers aux habitants des bords du lac, et qui laissent au cœur une impression funèbre. Plus loin, la route couverte de verglas devint excessivement dangereuse ; les chevaux s'abattaient l'un après l'autre. La voiture glissait à droite et à gauche, faisant d'effrayantes embardées ; le précipice ouvrait ses sombres perspectives sur le Seyon perdu dans la brume. Les voyageurs, croyant à chaque instant tomber dans le gouffre, poussaient des cris d'effroi. Tout à coup la voiture partit au galop le long de cette rampe glacée ; le postillon excitait ses che-

vaux de la voix et du fouet ; ce fut une course folle pendant quelques minutes ; le moindre faux pas, un cheval abattu, et la voiture était jetée dans l'abîme. Henri faisait son apprentissage des voyages d'hiver et commençait à en apprécier les inconvénients ; jamais il n'oublia ce moment solennel où il crut toucher à sa dernière heure. Enfin la voiture s'arrêta, on était à Valangin. C'était une délivrance.

À mesure qu'on s'élevait dans le Val-de-Ruz, la neige devenait de plus en plus profonde ; elle ralentissait la marche des chevaux. Aux environs de midi, la diligence arrivait aux Geneveys, et comme il fallait échanger la voiture contre des traîneaux et transborder les bagages, toujours considérables à l'approche du nouvel an, il fut convenu qu'on profiterait de cette halte pour dîner. Chacun éprouvait le besoin de se restaurer et de se réchauffer ; la caravane entra dans l'auberge, comme un équipage battu par la tempête se réfugie au port. M^{me} Renaud était alors la providence des voyageurs qui traversaient la montagne ; elle résumait en sa personne les vertus qui ont rendu célèbres les hospices du Saint-Bernard, du Gothard et du Simplon ; ses soins empressés et intelligents vous rendaient la vie et le courage. Aucun des hôtes de M^{me} Renaud n'a oublié ses fricassées de poulets, ses œufs sur le plat, son petit salé et ses potages qui ressuscitaient les morts.

Pendant le dîner, pris à la hâte, des nouvelles graves circulèrent parmi les voyageurs. Le vent, qui soufflait avec violence sur la montagne, avait soulevé des tourbillons de neige et en avait formé d'énormes amas qui obstruaient le passage sur plusieurs points de la route des Loges. On avait appelé les hommes de corvée de plusieurs villages du Val-de-Ruz pour ouvrir la voie, mais comme le vent augmentait toujours, il détruisait à mesure le travail des ouvriers.

– Il paraît que le voyage sera dur, dit le conducteur en secouant la tête, je vous conseille de bien manger et de bien boire,

et même de loger un morceau de pain dans votre poche, car qui sait à quelle heure nous arriverons !

Henri prit ces paroles pour une plaisanterie et il en rit beaucoup tout en fourrant dans sa poche la moitié d'un pain. Il ne pouvait croire qu'un trajet qu'on fait en été en moins de deux heures, pût jamais susciter des embarras à des hommes déterminés.

– À votre santé ! dit-il au conducteur en choquant son verre, vous voulez nous épouvanter, mais ça ne prend pas ; allez conter vos farces à d'autres.

– Rira bien qui rira le dernier, fit le conducteur en endossant son épaisse capote ; allons, messieurs et dames, en route !

III

La traversée.

Des claquements de fouet répétés appelèrent les voyageurs qui s'installèrent trois dans chaque traîneau attelé de deux chevaux à la file. Ce nouveau mode de locomotion amusait Henri, rendu gaillard par la table de la mère Renaud. Il sifflait, il chantait, il apostrophait le postillon, il faisait des boules de neige qu'il lançait aux arbres, il aurait volontiers fait la culbute dans cette neige blanche et immaculée comme du duvet de cygne qui couvrait toute la contrée.

On entra dans la forêt ; les sapins sombres, battus par le vent, balançaient leurs cimes, tordaient et secouaient leurs branches, d'où la neige s'envolait comme une vapeur légère ; aucun être vivant, pas un seul oiseau n'apparaissait dans cette nature en tourmente, d'où s'exhalaient des plaintes et de lamentables soupirs. Chacun recueillait ses forces pour lutter contre la tempête d'hiver dont le seul nom fait frémir ceux qui l'ont une fois affrontée. Le froid devenait toujours plus piquant, le vent pénétrait à travers les vêtements les plus épais, et lançait au visage des aiguilles de glace dont l'impression était douloureuse et qui empêchaient de tenir les yeux ouverts. Parfois, les chevaux aveuglés s'arrêtaient et tournaient le dos à la rafale. Les postillons, enveloppés dans leur grand manteau bleu à collet relevé, encourageaient leur attelage par des cris qu'étouffait l'ouragan.

Lorsqu'on atteignit la rampe des Loges et qu'on ne fut plus protégé par l'abri de la forêt, les tribulations commencèrent. Un amas de neige semblable à une vague énorme coupait la route en travers ; les chevaux enfoncés jusqu'au ventre hésitaient à avancer ; excités par le fouet, ils prirent un élan furieux pour vaincre l'obstacle, et le traîneau fut culbuté rudement. Henri se trouva soudain enfoncé dans la neige avec une grosse Allemande sur son dos et un énorme particulier du Locle sur l'Allemande ; il étouffait sans pouvoir remuer un seul de ses membres. Le postillon, lancé la tête la première, ne laissait plus voir que ses jambes qui s'agitaient d'un air désespéré.

– Venez *voir* m'aider à ramasser ça, dit tranquillement le conducteur aux passagers des autres traîneaux.

Chacun mit pied à terre ; une fouille fut organisée pour repêcher les naufragés ainsi que leurs effets épars çà et là ; Henri, moulu et contusionné, regardait avec des yeux féroces l'immense Bernoise dont il venait de mesurer le poids au grand détriment de ses côtes et de ses omoplates. Mais son attention fut attirée par une tache rose qui teignait la neige près des bagages chavirés, et qui s'étendait progressivement. Le postillon, remis sur ses pieds, s'était secoué comme un barbet sortant du bain, puis, courant aux bagages et avisant la tache rose, il soulevait la caisse de vin et semblait la couvrir de baisers.

– Der Teufel ! c'est du ponne rouche première galidé ! disait-il en passant sa langue affriandée sur ses moustaches, et il recommençait avec ardeur ses accolades amoureuses.

– Ah ! mon Dieu ! mon vin des Gillettes ! s'écria Henri. Dites donc, conducteur, combien de fois verse-t-on d'ici à La Chaux-de-Fonds ?

– Ça dépend ; par un temps pareil on peut compter six à sept fois ; c'est une question de chance. Attendez le *contour de Suze*...

– Allons, si cela continue, au lieu des *montagnons*, comme dit ma mère, ce sont les postillons qui seront roulés.

On se remit en marche ; Henri, rendu défiant à l'endroit des traîneaux, suivait à pied. Si ses bouteilles étaient destinées à être brisées l'une après l'autre, il était fermement décidé à conserver intacts son squelette et ses articulations. Il avait boutonné ses grandes guêtres de chasseur par-dessus son pantalon, attaché avec son mouchoir son chapeau de feutre mou, et les mains dans ses poches, il foulait courageusement la neige, où il enfonçait parfois jusqu'aux genoux. Quand la fatigue l'accablait, il plaçait ses pieds sur les patins du traîneau et se reposait un moment. Sa surprise fut grande quand il vit les maisons des Loges à demi ensevelies sous les frimas comme les huttes des Lapons. Quelques individus appuyés contre le mur d'une de ces demeures à peine visibles, le dos courbé, les mains sous l'aisselle, le col de l'habit de milaine couvrant la nuque, le bonnet de coton tiré sur les oreilles, le brûlot aux dents, regardaient passer le convoi sans souffler mot. C'étaient les traîneurs de la *corvée* convoqués pour rétablir les communications ; ils avaient abandonné leur travail inutile et les derniers de la bande se réchauffaient l'estomac avec un verre de *gentiane*.

Le conducteur les appela pour s'informer des difficultés de la route et les pria d'accompagner la poste. Le matin, ils avaient ouvert trois grandes *menées* en faisant des tranchées de dix pieds de profondeur, mais le vent avait tout comblé ; c'était peine inutile ; ils étaient redescendus à moitié gelés. « Nous en avons assez de la corvée, dit l'un d'eux, qu'elle aille au diable ! on ne nous a pas seulement délivré une chopine par ce temps de chien. Camarades, filons tout droit à la maison. » On eut beau les rappeler, ils avaient déjà pris leur pelle sur l'épaule et bondissaient en bas la pente en soulevant la neige comme un tourbillon.

– Si je n'avais que des lurons comme vous, dit le conducteur à Henri, je m'embarrasserais pas mal de mes quatre traî-

neaux ; nous arriverions à six heures ou à dix heures, ça me serait parfaitement égal ; je suis habitué à la peine ; mais ce qui est gênant, c'est les femmes ; ça ne sait que piailler, crier, glousser et donner de l'embarras. J'en ai vu qui tombaient évanouies dans les plus mauvais moments, quand je ne savais plus où donner de la tête. Quel sacré commerce ! Bien heureux encore quand elles ne prennent pas des crises de nerfs. Mais aussi pourquoi faut-il qu'elles se fourrent partout ? Ah ! sacrebleu ! en voilà encore un qui verse.

Ils se hâtèrent de secourir le véhicule auquel ses patins relevés en l'air donnaient une ressemblance éloignée avec un navire échoué ; trois femmes pelotonnées dans la neige cherchaient à reconnaître l'étendue de leur désastre. — Où est ma montre ? disait l'une, et ma pelisse et mon manchon ? Ah ! l'horreur, mon chapeau est abîmé ; un chapeau tout neuf, acheté à Genève ; n'est-ce pas affreux ! Je demanderai une indemnité à l'administration des postes. » — En effet, le couvre-chef aplati, écrasé, retroussé, recroquevillé, avait pris une forme indescriptible et semblait rétrograder vers les premiers essais de la civilisation rudimentaire. — Il y avait des manteaux déchirés, des garnitures éraillées, des jupons décrochés, des avaries de toute sorte, mais en somme rien de grave. Tout fut remis en ordre tant bien que mal, et l'on continua à gravir ces interminables lacets qui mènent à la *Vue des Alpes*. C'est alors que l'on fut heureux d'avoir mis en réserve un morceau de pain ; Henri partagea ce qu'il avait emporté et fit circuler une gourde d'eau de cerises de la Béroche qui fut accueillie avec acclamations.

À la *Vue des Alpes*, on donna double ration d'avoine aux chevaux épuisés, et l'on fit une consommation importante de grog chaud et de thé bouillant mêlé de vin rouge ; il était plus de trois heures et le jour baissait sensiblement. Il fallut repartir en hâte pour franchir avant la nuit le *Contour de Suze*, où le vent, soufflant de la cime de Tête-de-Ran, transforme la route en un plan incliné où l'on a de la peine à garder l'équilibre. On allait grand train ; tout à coup le premier traîneau versa ; puis le deu-

xième, et ainsi de suite des autres, comme les châteaux de cartes élevés par la main des enfants. Cette fois Henri eut la chance de tomber sur ses compagnons ; mais il fut bien étonné en voyant le Loclois se dégager prestement et rouler en bas de la pente neigeuse avec une agilité incroyable. – « Faites comme moi, cria-t-il, sinon vous aurez la glisse sur la tête. » – Henri s'était à peine jeté de côté, que le véhicule passa en tournoyant, comme s'il voulait gagner les profondeurs des Convers ; un petit sapin qui se trouvait sur son passage l'arrêta. Les tirants des harnais s'étaient rompus et les chevaux restaient au bord de la route, indiquée seulement par les jalons ou longs piquets, plantés de distance en distance pour rappeler le tracé de la chaussée aux voyageurs égarés. Avant de songer à retirer le traîneau du précipice, le postillon s'occupa avec sollicitude des bagages qui avaient subi un bouleversement complet ; on devine que la caisse de vin entraînait pour une part dans ses préoccupations ; il la tâta et la retournait dans tous les sens, pour s'assurer des avaries qui avaient pu l'atteindre. Tout à coup il se mit à genoux ; il venait de constater l'existence d'un filet liquide qui s'échappait d'un des angles ; il en approcha vivement la bouche, et le recueillit précieusement sans en laisser perdre une goutte.

– Potz touzick ! disait-il, c'être du plane et du très bonne. Cette cholie petite gaisse, il être une fameuse cave. Et il secouait le colis pour s'assurer qu'aucun filon n'avait pu lui échapper.

– Voilà mon *trente-quatre* des Gravanis qui disparaît dans le bec de cet animal, grommelait Henri, en secouant la neige dont ses cheveux et ses habits étaient couverts ; c'était bien la peine de l'emballer avec tant de soin !

En remontant la pente, son pied heurta contre un objet qui le fit trébucher ; il y porta la main et releva avec stupéfaction son ombre-chevalier, raide comme un manche de pelle, qui faillit ainsi, contre toute attente, servir au souper de quelque renard de la Pouête-Manche ou du Mont-Damin.

– Voilà une aventure ! disait Henri ; que dirait ma mère si elle me voyait dans cette déroute ?

Au sommet de la rampe de Boinods, au point où vient aboutir le *sentier de la Brûlée*, les chevaux s'arrêtèrent devant un monticule qu'ils refusèrent obstinément de franchir ; le conducteur alla reconnaître cet obstacle. – Oh ! là, un homme gelé, dit-il, en reculant saisi d'horreur. Henri était déjà près du malheureux à demi évanoui, dont les membres, raidis par le froid et la fatigue, lui refusaient tout service. Lui passer un bras sous les épaules, un autre sous les genoux, l'enlever d'un effort vigoureux, le déposer sur le traîneau, ce fut un jeu pour notre ami qui se sentait au cœur une chaleur, une vaillance, une joie inconnues. Sauver un homme de la mort est une fête qu'on ne peut pas s'accorder tous les jours.

– Que ferez-vous de ça ? dit le conducteur.

– Nous allons le ressusciter et le mener à La Chaux-de-Fonds, j'espère.

– Vous aurez fort à faire si vous ramassez tous les buveurs d'eau-de-vie qui ont bu un coup de trop.

Henri prenait à cœur le sort de son gelé ; il s'évertua à le frotter, à le secouer, à le réchauffer ; quelques gouttes de kirsch firent merveille ; l'homme étendit les bras, poussa un soupir et demanda du pain. Heureusement il en restait encore ; quand il en eut mangé quelques bouchées, il put parler. C'était un horloger du Val-de-Ruz qui, retournant chez lui, à travers la neige profonde, avait été pris d'une faiblesse subite. – « J'ai senti tout à coup la *fringale* me casser les jambes, dit-il, sans vous j'étais perdu, je m'endormais pour toujours. »

On arriva au contour de Boinods. Si le contour de Suze était le Charybde des diligences, celui de Boinods en était le Scylla : on n'échappait à l'un que pour naufrager dans l'autre. Le postillon, excité par le trente-quatre de Boudry, chantait à gorge

déployée et allongeait de terribles coups de fouet à ses chevaux qui s'élançaient au grand trot dans les ténèbres que perçaient à peine les pâles lueurs du fallot. Le contour, franchi sans précaution, fut fatal à nos voyageurs qui se trouvèrent étendus dans la neige dans des poses variées sans trop savoir comment la chose s'était faite. La lanterne était éteinte ; il fallut recourir à l'assistance des autres traîneaux pour retrouver les effets lancés au loin ; les voyageurs, furieux, juraient et maugréaient contre le postillon. À peine celui-ci s'était-il assuré de l'intégrité des harnais et des brides, qu'il était déjà autour de la caisse dont il suçait tous les coins avec attention. Ses perquisitions, paraît-il, furent couronnées de succès.

– Saperlotte, du rouche et du planc magnifiques, à la fois ! quel agréable voyache ! Exemple remarquable de la diversité de nos jugements selon le point de vue où nos intérêts nous placent.

Henri, occupé de son gelé, que cette dernière culbute venait de rappeler entièrement à la vie, entendit l'exclamation du postillon ; il lui arracha la caisse des mains malgré sa résistance désespérée et réussit à faire entrer quelques gouttes de ce vin généreux dans la bouche de son protégé. Il n'en fallait pas davantage pour le remettre sur ses pieds ; aussi après avoir remercié notre ami avec effusion, put-il se diriger vers l'auberge du *Cheval blanc* pour y passer la nuit.

Le convoi, battu par la neige et par le vent qui débouchait de la vallée de la Sagne comme de la caverne d'Éole, gagna péniblement le Reymond. Quelques lumières brillaient ça et là dans la nuit noire ; c'étaient les Crosettes. Bientôt les maisons devinrent plus nombreuses et plus rapprochées ; on entra à La Chaux-de-Fonds. Henri ouvrait de grands yeux : ces rues pleines de monceaux de neige où de nombreux piétons circulaient sans bruit dans les couloirs étroits ; ces grandes maisons criblées de fenêtres toutes éclairées, étaient pour lui un spectacle nouveau. On fit halte devant l'hôtel de ville, où était autre-

fois le bureau de la poste, et les traîneaux furent à l'instant entourés de parents et d'amis, qui depuis plusieurs heures attendaient avec impatience l'arrivée du courrier. C'était à qui s'emparerait des effets, des manteaux, des châles, des bagages, avec des prévenances pleines de courtoisie. Plusieurs compagnons de voyage voulaient emmener Henri dans leur maison et le pressaient d'accepter l'hospitalité. Cette affabilité charmante, cette cordialité de la part d'inconnus lui semblaient chose merveilleuse : « Décidément ces montagnards ont du bon, » se disait-il, tout ému. Mais une voix claire prononçant son nom retentit dans la foule.

– Par ici, Virgile, cria Henri ; tu es mille fois le bienvenu. Les deux amis s'embrassèrent, comme on le fait quand on vient d'échapper aux étreintes de l'inquiétude.

– Donne-moi ton paquet, tu dois être éreinté.

– Mes paquets sont devenus légers, dit Henri en mettant sous son bras sa caisse, dans laquelle les fragments de bouteilles grésillaient sur un ton mélancolique.

– Je parie que vous avez versé ! Mais la neige est épaisse, on ne se fait pas de mal.

Henri se frottait les côtes et tâta ses omoplates.

– On ne se fait pas beaucoup de bien, surtout quand des Bernoises de deux quintaux vous tombent dessus comme des avalanches. Avez-vous de l'eau-de-vie camphrée à la maison ? Mon corps aura demain toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

L'aventure paraissait si drôle à Virgile que son fou rire se communiqua bientôt à son camarade plus sérieux. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au *Guillaume-Tell* où le traîneau les attendait. Prendre un bouillon chaud, sauter dans la glisse, s'envelopper d'épaisses couvertures, ce fut l'affaire de quelques minutes, et les grelots du cheval vigoureux retentirent bientôt dans les rues, puis se perdirent dans la vaste campagne. Le brave animal était

si heureux de retourner à son écurie qu'il aurait volontiers galopé jusqu'au sommet du *Chemin-Blanc* ; il franchit le Bas-Monsieur et atteignit un chemin de traverse où il s'arrêta. Sous un grand sapin stationnait un homme de haute taille armé d'une lanterne.

– Ohé ! est-ce toi, Michaël ? dit Virgile.

– Oui maître ! chavais peir que la *Grise* ne se casse la chambre ; il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

– Es-tu là depuis longtemps ? tu dois être gelé.

– Non, je fume ma bipe et je me réchauffe à la lanterne.

Michaël ouvrit la barrière, guida l'attelage dans le chemin invisible, et marchant en tête, il engagea avec la *Grise* une conversation en allemand bernois dont il faisait tous les frais. On traversa une forêt ; l'ombre mouvante du traîneau peignait des figures fantastiques sur les troncs des sapins ; puis on passa devant quelques maisons dont les fenêtres basses, au niveau de la neige, étaient éclairées par un quinquet, derrière lequel travaillaient des horlogers, les coudes sur l'établi.

On arriva sur un large plateau où le vent passait comme sur la surface du désert, soulevant des lames de neige poudreuse, fouettant avec un bruit sinistre les grands sapins isolés, et s'engouffrant plus loin dans quelque gorge sauvage. Parfois, rencontrant un amas plus considérable que ceux dont la campagne était semée, et sur lesquels le véhicule ondulait comme une barque sur une mer houleuse, le cheval s'arrêtait un instant ; Michaël entra jusqu'à la ceinture dans la dune, se frayait un passage à l'aide de ses genoux puissants, puis, s'attelant au timon, poussait un cri aigu pour stimuler la *Grise*, et le rempart était franchi.

Henri Émonet n'était certes pas une femmelette ; doué de muscles vigoureux, et habitué aux fatigues, il avait fait ses preuves ; cependant jamais il n'avait connu de lassitude compa-

nable à celle qui commençait à s'emparer de lui et à l'écraser. Le vent déchaîné, le froid intense, l'allure du traîneau qui tanguait comme un navire à la cape, le long voyage qu'il venait de faire, cette course mystérieuse dans les ténèbres vers un but inconnu, il y en avait assez pour avoir raison même d'une organisation plus solide que la sienne. Une sorte de somnolence s'empara de lui et il ne percevait plus que vaguement les objets, lorsque l'attelage s'arrêta.

Il vit, comme dans un rêve, des formes humaines aller et venir autour du traîneau ; il entendit des voix, les aboiements d'un chien, les hennissements d'un cheval, et sentant qu'il allait perdre connaissance, il s'écria : « Robert, je meurs, aie soin du poisson et de la caisse de vin ! »

IV

L'arrivée.

Lorsqu'il revint à lui, une douleur atroce déchirait ses pieds, sa main droite et ses oreilles ; plusieurs personnes empressées autour de lui le frottaient énergiquement avec de la neige dont il voyait avec surprise un grand baquet sur le plancher. Il était dans une chambre inconnue, éclairée par des quinquets d'horloger ; un vieillard agenouillé devant lui donnait des ordres à voix basse et, debout à quelques pas, une gracieuse jeune fille, un flambeau à la main, regardait notre ami avec une expression de douloureuse inquiétude. Leurs yeux se rencontrèrent un instant ; ce regard, jamais Henri ne l'oublia. Se croyant le jouet d'un rêve, il attendait son réveil avec la résignation du condamné qui subit les préliminaires de l'exécution ; et, du milieu de son cauchemar se dégageait une forme angélique, d'une beauté idéale, dont le regard semblait le couvrir d'une tendre protection.

– Où suis-je ? dit-il, que me faites-vous ?

– Chez des braves gens qui te dégèlent, lui répondit Virgile.

– Il vit, il vit, s'écria la jeune fille, en laissant tomber son chandelier et en courant hors de la chambre ; maman, il vit !

– Ah ! mon Dieu, que je souffre ! Vous me coupez les mains et les pieds.

– C'est l'onglée ; dans une demi-heure, il n'y paraîtra plus. Allons, mon vieux carabinier, du courage !

– Est-il nécessaire de me torturer comme tu le fais avec cette neige ? Ce supplice est insupportable.

– Oui, mon cher ami, dit le vieillard en se relevant et en redressant sa grande taille ; le traitement un peu brutal que nous venons de vous administrer vous sauve d'un grand malheur. Vous aviez les extrémités gelées ; vos oreilles étaient blanches comme de la cire et sonnaient comme de la faïence. C'est Marie qui s'en est aperçue la première.

– Tu lui dois une fière chandelle, à ma sœur, pour la conservation de tes pattes et de tes oreilles ! Tu aurais été beau, hein ! si on t'avait rogné ces appendices. Aussi, ai-je frotté ! Je pensais à ta mère ; jamais nous n'aurions osé te ramener chez elle. C'est alors qu'elle aurait béni la montagne et les *montagnons* !

Marie revint tenant une tasse fumante. « Prenez cela, monsieur Émonet ; c'est du thé : ma mère vous prie de le boire. » Et elle lui tendait la tasse d'une main tremblante. Le thé, mêlé de rhum, le ranima, le sang circula à nouveau dans ses veines ; bientôt il put se mouvoir et, au bout d'une demi-heure, tous descendirent pour se mettre à table.

– Voilà un souper qui traîne depuis une éternité autour du feu, dit la mère, active petite femme dont les cheveux noirs étaient mêlés de fils d'argent, et qui paraissait tenir le gouvernail de la maison. Il se refroidissait pendant qu'on cherchait à vous réchauffer. Comment vous trouvez-vous maintenant ?

– Très bien, mais je suis honteux de vous avoir donné tant d'embarras, et je crains que vous ne me preniez tous, dit-il, en cherchant Marie du regard, pour un freluquet qui tombe en pâ-

maison dès qu'il a froid aux pieds. Jamais pareille chose ne m'est arrivée !

Le souper était excellent. Virgile, tout en riant et en plaisantant, donnait des coups de dents héroïques et développait un superbe appétit ; il était heureux d'avoir sauvé son ami et de le tenir sous sa main pour le préserver de nouveaux accidents. Le père faisait les honneurs de chez lui avec cordialité et bonhomie, gardant cette mesure pleine de tact et de délicatesse, qui met à l'aise l'étranger accueilli dans la famille, et en fait bientôt un membre du foyer. Henri, encore sous le coup de son évanouissement, froissé d'être entré comme une poule mouillée dans cette maison hospitalière, gardait une réserve qui ne lui était pas habituelle. En outre, il tombait de surprise en surprise : cette table élégamment servie, ce pain blanc, ce vin irréprochable, ce gibier, tout cela lui retournait la cervelle. Il avait cru de bonne foi que les familles aisées du Jura neuchâtelois se condamnaient toutes au pain d'avoine, au petit-lait et au salé racorni par un séjour de trois ans dans la cheminée ; il se préparait à subir cet ordinaire sans sourciller, se souvenant qu'Alcibiade, l'Athénien délicat, savait se contenter dans l'occasion du brouet noir des Spartiates.

– Je ne comprends pas, dit-il, sortant de son silence, ce qui s'est produit en moi quand je me suis évanoui. Je croyais être assez fort pour résister à la fatigue.

– Vous ne songez pas, dit le père, que le thermomètre marque 12 degrés au-dessous de zéro, et cependant tout me fait croire que demain nous aurons du *radoux*. Avec un vent pareil, les vêtements sont percés comme de la mousseline ; et puis vous n'étiez pas habillé assez chaudement, mon garçon, nous sommes obligés à plus de précautions dans un climat comme le nôtre. En temps ordinaire, avec des chemins convenables, vous seriez venus de La Chaux-de-Fonds en une demi-heure au lieu de mettre une heure et demie. Ce sont là les causes de votre accident. Mais il se fait tard, vous devez avoir besoin de vous repo-

ser ; Virgile va vous conduire dans la chambre qui vous est destinée. Dieu vous donne une bonne nuit sous notre toit !

Ils montèrent au premier étage. La chambre de Virgile était contiguë à celle d'Henri ; lorsque celui-ci fut couché, Virgile alluma sa pipe, s'assit à cheval sur une chaise, appuya son dos au poêle, et nos deux amis passèrent quelques heures à causer, à se rappeler le passé et à faire des projets dorés, pendant que le vent hurlait dans les sapins de la forêt et dans la charpente du toit.

V

La chasse aux grives.

Le lendemain, au petit jour, Virgile vint éveiller son ami qui dormait d'un profond sommeil.

– Henri, si tu aimes les surprises, tu seras servi à souhait ; viens un peu voir en bas.

– M'entends-tu ? continua Virgile ; tu dors quand nous sommes bloqués comme les Esquimaux dans leurs huttes. Al-lons, fils de l'Areuse, lève-toi, et viens à notre aide.

Henri fut bientôt debout, ils descendirent et Virgile ouvrit la porte de la maison. Jamais Henri n'avait vu chose pareille : un mur de cristal s'élevait devant eux et fermait le passage.

– Comment... la neige... tombée cette nuit à cette hauteur ? c'est effrayant !

Virgile se frottait les mains avec une satisfaction intime.

– Voilà ce que c'est que l'hiver dans nos montagnes, et avec tout cela tu sauras que nous manquons d'eau pour abreuver le bétail. Nos citernes sont vides, la neige ne fond pas et nous devons aller chercher l'eau à La Chaux-de-Fonds. Veux-tu voir l'étable ?

Il ouvrit une porte intérieure et ils se trouvèrent dans une étable très vaste et bien éclairée, où régnait une douce chaleur et où s'alignaient deux rangs de vaches superbes. Il y en avait une douzaine, sans compter les génisses. Dans un coin était la *Grise* avec un bel âne cendré qui secoua les oreilles quand ils s'approchèrent, tandis que la jument avançait sa tête intelligente, allongeant les lèvres vers les poches de son maître pour y chercher quelque friandise. Dans un autre coin, près d'un tas de paille, quelques moutons se tenaient serrés les uns contre les autres, la tête basse comme si un danger les menaçait. Au-dessus d'eux était perché un escadron de poules avec un grand coq immobile dans sa majesté. Michaël, les bras nus, la sellette attachée à sa ceinture par une courroie, la calotte de cuir brodé sur la tête, les joues roses comme en plein été, achevait de traire les vaches et versait le lait dans les brandes en le filtrant à travers des brindilles de feuilles de sapin.

– Que faites-vous de tout ce lait ? dit Henri.

– Michaël le conduit chaque jour au village où il le distribue aux pratiques. Mais allons déjeuner, puis nous viendrons atteler la *Grise*, et si tu as repris tes forces, tu nous aideras à ouvrir le chemin pour donner passage à la *glisse*.

Le repas fut vite expédié, malgré la perfection du café à la crème et la présence de Marie qui semblait embellir toute la maison. Puis, armés de pelles et de balais, ils entreprirent l'œuvre difficile de déblayer la neige qui, dans certains endroits abrités, n'avait pas moins de sept à huit pieds de profondeur. Michaël vint avec le traîneau et franchit le chemin tracé. Mais il avait à peine fait quelques cents pas qu'on entendit des cris d'appel ; on accourut en hâte ; il était temps ; le cheval, enfoncé jusqu'aux épaules dans une menée, cherchait à se dégager et menaçait de rompre ses timons. Il fallut jouer de la pelle encore un quart d'heure et le mauvais pas fut franchi.

– Maintenant Henri, pour nous reposer, allons faire un peu la chasse aux grives ; attends-moi dans ma chambre, j’irai te rejoindre bientôt.

Si, par malheur, les grands ateliers et la vie de fabrique remplaçaient un jour l’ancienne industrie patriarcale de nos ancêtres, on chercherait vainement dans nos montagnes le *cabinet* de l’horloger, cette paisible et confortable retraite, d’où sont sortis tant de chefs-d’œuvre de mécanique, et qui a été le point de départ de tant de fortunes honorables, lorsque, à l’habileté des doigts et au génie inventif, se trouvaient unies l’épargne et l’entente des affaires. Telle était la chambre de Virgile, avec ses modestes boiseries de sapin, son poêle monumental, l’établi de noyer garni de ses tiroirs, de son burin fixe, de son étau. Sur l’établi sont des piles de boîtes en carton bleu contenant les assortiments de six montres ; on y voit encore les petites cloches de verre pour recouvrir les pièces fragiles, la loupe, connue sous le nom de *migross*, que l’horloger fixe devant sa paupière, quand il aborde le domaine des infiniment petits, et qui lui sied mieux que le plus riche lorgnon à l’œil dédaigneux du dandy. Devant l’établi est la chaise à vis ; une table, un lit et quelques chaises complètent l’ameublement de la pièce. Contre le mur, deux montants de bois dur, garnis de chevilles, supportent des fusils de chasse, des carabines, avec le carnier, la corne et les sacs à grenaille. Des queues de lièvres, des becs de bécasses, des plumes de perdrix, de canards et de coqs de bruyère, dessinent au-dessous de capricieuses arabesques et complètent avantageusement ce singulier trophée de chasseur.

Quelques volumes reposent sur une tablette, d’autres sont ouverts sur la table ; Henri reconnaît avec surprise la géographie de Gaultier, le catéchisme d’Ostervald, la grammaire de Noël et Chapsal, la géométrie de Legendre, un Télémaque, un Boileau, tous ces malheureux livres d’école qu’on faisait autrefois apprendre par cœur aux enfants et qui étaient pour eux autant d’instruments de supplice. Comment, se disait-il, mon ami Robert en est-il à refaire son éducation ? sans doute, il emploie

les loisirs forcés que lui fait l'hiver à compléter ses études traitées autrefois un peu légèrement. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'il se le représentait courbé sur sa grammaire pour s'appropriier ces règles destinées à faire le désespoir des écoliers de tous les âges.

– C'est beau, ce que tu fais là, dit-il, quand Virgile vint le rejoindre ; j'avoue qu'à mon âge j'aurais beaucoup de peine à me remettre à l'étude.

– De quelle étude parles-tu ?

– J'entends celle de la grammaire.

– Qui est-ce qui étudie la grammaire ici ?

– Toi, parbleu, et je t'admire, ma parole d'honneur, dit-il en lui montrant les manuels qui semblaient avoir été feuilletés récemment.

Virgile fut pris d'un tel accès de fou-rire qu'il tomba sur son lit où il se démenait en poussant des cris comme s'il allait étouffer. La porte s'ouvrit, et Marie, tout inquiète, vint de la part de son père s'informer de ce qui se passait dans le haut de la maison.

– Qu'as-tu donc ? dit-elle à son frère, en lui prenant la main, parle.

– J'ai, ah ! mon Dieu, ne vois-tu pas que ce garçon me donne des convulsions avec ses idées de l'autre monde. Il croit, oh ! la, la, ma rate se crispe, mon diaphragme se disloque. Ne croit-il pas que je me remets à étudier la grammaire, quand j'en déchire les feuillets pour en faire des bourres !

Et les rires de recommencer, et Marie de se joindre à son frère en voyant la mine déconfite d'Émonet.

– Comment, dit celui-ci, c'est là que tu prends tes bourres ? Noël et Chapsal passent dans ton fusil ? Et Legendre, et Boileau ?

Robert ne pouvant répondre se bornait à faire un signe affirmatif à chaque nom d'auteur qu'il entendait.

– Cela fait des bourres parfaites, dit-il enfin ; quand j'ai tiré mon plus beau lièvre, j'avais bourré mon fusil avec la définition du verbe, *qui exprime l'affirmation*, dit le manuel. Je crois avoir démontré à ce quadrupède que le verbe *tirer* exprime bel et bien une *action*, puisqu'il a roulé sous le coup comme un paquet de guenilles. J'aurais voulu que MM. Noël, Chapsal et C^{ie} eussent assisté à cette démonstration. J'ai abattu je ne sais combien de renards avec les *Aventures de Télémaque*, et un puissant coq de bruyère avec la première page de la *Satire de l'homme*.

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme,

et je parie que le vieux coq était de l'avis de Boileau. Mais, ne perdons pas notre temps ; voilà un excellent fusil à deux coups, fabriqué avec du fer indigène de Delémont ; tu verras comme il porte le plomb. Voici de la vieille poudre de Berne comme on n'en fait plus ; mets dans ta poche ce traité de géométrie, et courons démontrer aux grives le carré de l'hypoténuse et les mystères de la trajectoire et de la parabole.

– La neige est si épaisse, ce matin, dit Marie, que vous feriez bien de prendre les raquettes ; ce n'est pas commode pour marcher, mais on enfonce moins et les habits ne se mouillent pas. N'oubliez pas vos manteaux, les *loges* ne sont pas chauffées.

– Elle a raison, dit Virgile, la vérité parle par la bouche des enfants. Eh bien, nous mettrons des raquettes ; connais-tu cela, Henri ?

– Non ; j’en ai entendu parler, mais je n’en ai jamais vu.

– Tu auras donc l’avantage de t’étendre sur le nez pour réjouir ma sœur.

– Si la perfidie n’était pas ton élément naturel, dit Marie, tu apprendrais bien vite à M. Émonet comment on se sert de cette chaussure. Voyez, en marchant ainsi on ne tombe pas. En disant ces mots, elle avait pris dans une armoire les légers appareils, formés d’un réseau de ficelles tendu dans un cerceau ovale, avait ajusté à ses petits pieds, à l’aide de courroies, la semelle de cuir qui en occupe le milieu, et avait fait quelques pas dans la chambre.

– Serais-je savant, se disait Henri, en descendant l’escalier, si toutes les leçons que j’ai entendues dans ma vie m’avaient été données par un aussi aimable professeur !

À peine eut-il cheminé quelques minutes dans la neige molle, qu’il fut aussi expérimenté que son compagnon dans l’usage des raquettes, et se trouva en état d’en apprécier les avantages. Nos deux chasseurs s’en allaient donc clopin-clopant, les jambes écartées comme les matelots pendant une bourrasque, relevant les pieds avec précaution pour éviter les chutes, et gardant le silence de peur d’effaroucher le gibier. Ils arrivèrent bientôt à la lisière de la forêt. Là s’élevaient des aliziers et des sorbiers dont les fruits rouges se détachaient en tons joyeux sur le ciel sombre ; deux huttes de branches de sapin, éloignées l’une de l’autre de quelques centaines de pas et masquées par la neige, devaient servir d’abri aux chasseurs. Henri trouva dans la sienne un tabouret sur lequel il s’assit, fourra ses pieds dans l’épaisseur d’une botte de paille, s’enveloppa dans son caban et, passant son fusil par l’ouverture ménagée dans ce but, il attendit.

Le vent était tombé, le froid était moins âpre ; un silence profond régnait sur les vastes plateaux qui s’étendent en ondulations jusqu’aux Franches-Montagnes. Jamais l’hiver ne lui

était apparu avec ce caractère de sauvage grandeur. C'était la Laponie, moins les rennes, les renards bleus et les Lapons. De temps à autre un fragment de neige, se détachant des sapins, faisait craquer les branches et tombait à terre avec un bruit sourd ; un chien de garde répondait d'une voix enrouée au cri d'appel des grives voyageuses, ou aux croassements de quelques corbeaux plus enroués encore. Parfois, une détonation sourde, sans écho, annonçait que d'autres chasseurs étaient à l'œuvre, et que le passage des grives, commencé dès l'aube, n'était pas encore à son terme.

Tout à coup, le sorbier qui faisait face à la hutte fut enveloppé d'une sorte de tourbillon noirâtre ; des battements d'ailes retentirent un instant, puis tout redevint tranquille. C'était un vol de litornes³ affamées qui s'abattaient sur l'arbre et se jetaient avec voracité sur les baies dont il était couvert. Henri Émonet connaissait parfaitement ces volatiles et croyait n'avoir plus rien à apprendre sur leur compte ; mais à la vue de la multitude qui fourmillait devant lui et faisait plier les branches, il éprouva un tel saisissement qu'il resta stupéfait sans songer à faire usage de son arme. Quand il voulut faire feu, la difficulté était de savoir où viser pour produire le plus d'effet. À tout hasard il tira son premier coup dans la région la plus fournie, et le second au milieu de l'armée qui prenait son vol avec un bruit de tonnerre. De nombreux blessés se débattaient et couraient effarés sur la neige. S'en emparer n'était pas chose facile ; pendant une demi-heure, Henri, jurant et maugréant, galopa à la recherche de ses victimes ; quand il croyait avoir fini d'un côté, un battement d'aile précipité l'attirait d'un autre. C'était un exercice à perdre haleine ; la sueur coulait de son front ; à chaque instant il s'empêtrait dans ses raquettes, qu'il n'avait pas quittées, faisait culbute sur culbute et laissait sur la neige l'emprein-

³ *Turdus pilaris*, vulgairement pied-noir, djâpe ou tia-tia à cause de son cri.

te de toutes les parties de son corps. Un rire sonore, qui retentit à quelques pas, lui fit lever la tête ; il aperçut son ami Robert qui se délectait au spectacle de ses mouvements désordonnés.

– Quel pas nouveau, quelle danse de sauvage improvises-tu ce matin ? Sais-tu qu’avec tes cheveux hérissés, tes yeux hagards et tes mains pleines de sang tu as un air féroce ! Tiens, mets ton chapeau et raconte-moi tes aventures.

– Il y a que ces bêtes sont enragées et qu’elles m’ont fait courir comme jamais je n’ai couru. Faut-il être stupide pour se donner tant de mal ! Écoute, n’as-tu rien entendu derrière ces broussailles ? là, là... encore une grive blessée qui va m’échapper.

Virgile ramassa une branche de sapin garnie de ses feuilles, et d’un coup bien appliqué étourdit l’oiseau qui se laissa prendre sans difficulté ; puis il l’acheva en lui appuyant l’ongle du pouce sur la nuque. – Voilà comme nous faisons, dit-il ; c’est infiniment plus simple et on perd moins de temps. Veux-tu voir ce que j’ai tiré ? neuf pièces d’un coup : je crois que tu en as davantage.

– Je n’ai pas compté, mais il y en a bien une vingtaine. Je le sens dans mes jambes. Je dois avoir fait, à leur poursuite, plus de deux lieues au galop.

– Au galop ? tu es modeste ; dis ventre à terre, mauvais plaisant. Alors les éclats de rire recommencèrent et leurs joyeuses fusées animèrent un instant le silence de la forêt.

– Restons encore un moment, dit Virgile, c’est fini pour les grives aujourd’hui, mais avant l’arrivée du grand vol, j’ai vu un couple d’oiseaux extraordinaires, de la taille d’un étourneau, et dont la tête est ornée d’un plumet. Je tiens beaucoup à les retrouver, car jamais je n’ai vu pareilles bêtes voler dans nos montagnes.

– Serait-ce par hasard le *Jaseur de Bohême* ? Il se montre en effet très rarement chez nous.

– Possible ; son plumage est gris-rose comme celui du geai, mais avec du jaune et du rouge aux ailes ; il m’a paru fort beau.

Leurs battues et leurs recherches furent inutiles ; ils eurent beau passer en revue tous les sorbiers et les aliziers du voisinage, les oiseaux empanachés ne reparurent plus, et Robert, fortement accusé d’avoir rêvé dans sa hutte, fut déclaré visionnaire, halluciné, fabricant de Jaseurs et somnambule à perpétuité.

De retour à la maison, ils trouvèrent Michaël en proie à une indignation qu’il ne pouvait exprimer ni en allemand ni en français, mais qui se traduisait par ses regards courroucés et par les bourrades qu’il allongeait à un énorme tonneau qu’il faisait rouler du côté de la glisse prête à partir pour un nouveau voyage.

– Attends, Michaël, dit Virgile, nous t’aiderons à charger la *bosse* sur le traîneau. Mais l’hercule bernois n’était pas d’humeur sociable en cet instant ; en un tour de main, et presque sans effort, la lourde tonne était hissée sur ses supports, et liée fortement avec une chaîne serrée par un bâton pliant.

– On peut encore charcher un posse, quand même on me traite comme une femme, dit-il en prenant son fouet, hue, Grise !

– Que veux-tu dire ? Michaël ? je ne comprends pas.

– Partié, la Mädi n’a-t-elle pas foulu me faire rester à la cuisine à peler des griffes, quand mes vaches ils crèvent de soif.

– Comment, on te fait plumer des grives, mon brave garçon ; c’est indigne ! j’en dirai deux mots à Mädi et à ma mère.

– Oh ! maître, si on avait de l’eau, je pèlerais assez tout ce qu’on voudrait, mais ces petites bêtes ils sont si délikhâtes que

je leur arrache la tête et les chambres en tirant les plumes. Alors, dans ma colère, je voudrais en faire autant à la Mädi.

– Savez-vous, Michaël, dit Henri, qu'un gaillard plus fort que vous a filé de la laine pour plaire à une dame ; il est vrai qu'il brisait quelquefois ses fuseaux, et qu'elle se moquait de lui.

– Si celui-là avait eu à l'écurie quinze vaches qui tiraient la langue après une goutte d'eau, il n'aurait partié pas filé, à moins de manquer de gonscience. Savez-vous s'il était du Simmenthal ou du Hasli ?

– Non, il vivait dans un pays fort éloigné ; d'ailleurs il est mort depuis longtemps.

– Ah ! il est mort, c'est dommache, dit Michaël en secouant la tête.

– Pourquoi ?

– J'aurais voulu lui demander de lutter une fois ensemble pour savoir qui est le plus fort.

– Tu sauras, reprit Virgile, que maître Michaël est un des plus adroits et des plus solides lutteurs du canton de Berne, il est jaloux de sa réputation ; et l'Hercule antique ne lui aurait pas fait peur.

VI

Simon-Pierre Matthey.

Ils étaient arrivés dans le vallon du Bas-Monsieur, où la route cantonale n'est marquée que par les jalons plantés par les cantonniers, et par quelques rares empreintes de traîneaux et de piétons. Les nuages s'étaient peu à peu dissipés, un gai soleil brillait sur la contrée ; des millions de facettes glacées étincelaient sur la neige comme autant de diamants éblouissants, et les ombres projetées par les sapins et les collines revêtaient cette admirable teinte d'azur qui donne tant de profondeur et de mystère aux crevasses des glaciers. Un bruit lointain de fouets, de grelots et de voix humaines attira leur attention. Robert, la main en abat-jour sur ses yeux, examinait un gigantesque attelage qui s'avavançait lentement le long de la rampe et se dirigeait de leur côte.

– Voilà le triangle⁴ de La Chaux-de-Fonds, dit-il ; dans quelques minutes nous aurons le plus beau chemin du monde.

C'était en effet un spectacle digne d'être contemplé que cette énorme machine que dix chevaux attelés deux à deux avaient peine à mouvoir, et qui s'avavançait majestueusement

⁴ En d'autres lieux, le chasse-neige.

comme un navire fendant les flots. Les conducteurs montés sur leurs chevaux de main faisaient claquer leurs fouets et encourageaient de la voix leur attelage parfois englouti jusqu'au milieu des flancs dans les profondeurs de la neige. Tous les enfants du voisinage, accourus pour assister à cette fête, escaladaient avec ivresse les bancs disposés sur les madriers dont l'écartement réglait la largeur de la route frayée. Quand un obstacle sérieux se présentait, les cantonniers descendaient dans la neige et rapprochaient les madriers ; alors c'étaient des cris, des coups de fouet, un tapage de grelots et de jurons, et le navire reprenait sa marche triomphale. Quand ils passèrent près de nos amis, ce fut un assaut de plaisanteries, un feu croisé de quolibets, des rires joyeux, sans compter les pelotes de neige qui se mirent aussi de la partie.

– Pour le moment, dit Virgile, ils se contentent de tracer un passage étroit, mais en redescendant ils écarteront davantage le triangle, les chevaux le trameront sans se fatiguer et la route sera complètement ouverte. Certains jours, quand le vent est très fort, ces pauvres diables passent plusieurs fois et avec de grandes fatigues sur les routes sans produire aucun effet ; à peine le passage est-il frayé qu'un tourbillon vient l'ensevelir. Tu vois cette petite maison à droite de la route ; c'est la frontière que le triangle ne franchit pas. Il y a là un cabaret où tout ce monde va prendre un verre avant de virer de bord. Laissons Michaël profiter du chemin qu'on vient d'ouvrir, et approchons-nous du poste pour savoir des nouvelles.

Chacun connaît le corps de garde du Bas-Monsieur, cette humble et vieille mesure assise aux confins des vastes domaines du canton de Berne, avec son toit de bardeaux, sa petite tourelle, sa girouette penchée et les armes des Longueville ciselées dans une pierre surmontant la porte d'entrée. Là demeure le gendarme neuchâtelois chargé de surveiller la frontière ; quelques pas plus loin, au poste de la Cibourg, ses collègues bernois ont l'œil sur les rôdeurs, les braconniers, les malfaiteurs en rupture de ban, prêtent main-forte au préposé de *l'ohmgeld*,

guettent nuit et jour les contrebandiers et font respecter dans ces hautes régions les insignes de l'ours et le prestige de sa patte redoutable. Plusieurs individus revêtus de la blouse traditionnelle, réunis pour voir passer le triangle, stationnaient devant le cabaret, se communiquant leurs observations particulières et les nouvelles du jour. Les habitations, disséminées dans ces vastes solitudes, ne sont pas si isolées qu'on pourrait le croire au premier abord ; les montagnards ont l'instinct de la vie sociale, ils éprouvent le besoin de se rapprocher, de se visiter, de communiquer les uns avec les autres. Ils s'entr'aident mutuellement, se rendent mille services, vont le soir à la veillée malgré les distances ; c'est ainsi que les nouvelles se propagent et qu'un événement survenu dans une famille a bientôt fait le tour du district. On dit qu'il en est ainsi dans le Sahara, mais sur une échelle incomparablement plus grande. On savait déjà l'expédition de nos deux amis le jour précédent, et comme quoi le garçon du Vignoble *avait évanoui* en arrivant chez les Robert. On parlait aussi d'un particulier de la Ferrière qui, retournant chez lui par ce temps de misère, s'était *embrouillé* au point de perdre toute orientation et aurait péri infailliblement si le hasard ne l'avait pas conduit près d'une maison où on l'avait recueilli à demi mort de fatigue et de froid. Mais le sujet principal de la conversation, celui auquel on revenait toujours après la neige et les *menées*, c'était la disette d'eau et la peine infinie qu'on avait à s'en procurer. Il était facile de voir que cette préoccupation était générale et qu'il s'agissait d'une question de premier ordre. Quelques-uns s'étaient mis à fondre la neige ; mais ils avaient consumé beaucoup de bois pour obtenir peu d'eau. Heureux ceux qui, comme les Robert, possédaient un cheval ; ils pouvaient aller à la *Ronde*⁵ faire leur provision pour plusieurs jours ; mais ceux qui n'avaient que des vaches étaient véritablement à plaindre.

⁵ La seule source intarissable qui existe à La Chaux-de-Fonds.

– Salut, Virgile, dit un vieillard dont le dos était si voûté qu’il ne pouvait plus se redresser, mais dont les yeux avaient conservé une vivacité extraordinaire ; voilà enfin le *radoux* pour plusieurs jours ; quand tu voudras, nous ferons pour clôturer la chasse une *traque* soignée dans les côtes des Convers ; il y aura bientôt tant de gouttières dans les tanières des renards que ces messieurs ne pourront plus y tenir. J’espère que nous en ferons un massacre dont on gardera le souvenir.

– Bonjour, Simon-Pierre, dit Virgile avec déférence, nous sommes à vos ordres, mon ami et moi, et nous ne demandons qu’à vous accompagner. Je vous présente M. Henri Émonet, de Boudry, qui nous a fait l’amitié de venir passer quelques jours avec nous pour étudier l’hiver dans nos montagnes. Mon cher, je te présente Simon-Pierre Matthey, le doyen et le meilleur des chasseurs de la contrée.

– Pas de compliments, mon garçon, dit le vieillard avec dignité, si nous pouvons chasser ensemble, ton ami verra bien ce qu’on peut faire même à quatre-vingts ans.

– Est-ce possible ? dit Henri, en faisant un geste de surprise.

– Eh ! oui, je suis né aux environs de 1762, et j’ai vu tomber bien des neiges. De mes contemporains, il n’en existe plus guère, dit-il, en branlant la tête et en essayant de redresser son dos voûté. Je vous disais donc, à vous autres, que si ce temps continue et si le vent chaud se met à souffler, ainsi que l’état du ciel me l’annonce, nous aurons bientôt de l’eau dans les cuves ; je parie une bouteille que les chéneaux coulent déjà.

On fit le tour de la maison jusqu’à la citerne, et là on put constater que Simon-Pierre avait deviné juste. Cette bonne nouvelle fut accueillie avec des transports de joie et bien des fronts soucieux redevinrent sereins.

– Eh ! bien, mon ami, dit le vieillard, en frappant sur l'épaule d'Henri Émonet, vous en avez déjà vu de sévères dans nos montagnes. C'est çà un pays de loups !

– Il est vrai que le climat est rude, et j'avoue que je n'ai jamais vu tant de neige, mais aujourd'hui le temps est magnifique, et après nos brouillards éternels des bords du lac, ce soleil me paraît ravissant.

– Ces monceaux de neige me rappellent l'arrivée des Français en 1806.

– Avez-vous vu les grenadiers d'Oudinot ?

– Comme je vous vois, et sur cette route encore. C'était au mois de mars, les chemins étaient obstrués dans le Val-de-St-Imier et surtout à la Cibourg. Chacun disait : ils ne viendront pas, comment passeraient-ils à travers quatre à cinq pieds de neige ? Merci, nous ne connaissions pas ces pistolets ; ceux qui venaient de rosser si proprement les Autrichiens et les Russes à Austerlitz firent travailler si bien les gens du vallon, que les chemins furent déblayés comme par un charme et que tout passa, hommes, chevaux, canons, caissons, sans plus se soucier de l'hiver que si le bon Dieu les eût fait naître au fond du Spitzberg. Pendant plusieurs heures, cette troupe défila devant nous ; ils étaient plus de six mille. Je vois encore ces grands corps maigres et osseux avec leurs visages décharnés, leurs longues moustaches, leurs vieilles capotes râpées et déchirées tombant de leurs épaules, leurs sacs aplatis, leurs bonnets à poil roussis, rongés, pelés. Et, malgré ce délabrement de leur garde-robe, tous les fusils en bon état, sans rouille, luisants ainsi que les baïonnettes, un air de grandeur, de vaillance commandant le respect et annonçant les héros habitués à la victoire. On ne pouvait plus retenir les enfants ; le premier moment de frayeur passé, c'était à qui leur courrait après jusqu'au village, séduits qu'ils étaient par les tambours, et surtout par la vue de plusieurs nègres enrôlés dans les musiques des régiments, des *nègres noirs*, racontaient-ils à leur tour, avec des *turbans turcs* sur la

tête. Cette troupe qui arrivait en conquérante, attendit plusieurs heures ses billets de logement dans les rues de La Chaux-de-Fonds, les pieds dans la neige, avec une patience admirable. Et pourtant la fatigue de ces hommes était extrême, plusieurs tombèrent dans les rangs, épuisés de faim et de froid. Voyant cela, chacun leur portait du pain, de la soupe, du vin, pour les reconforter, et ils vous remerciaient avec une grâce, une politesse qui les fit aimer dès le premier jour. Ce n'était pas comme les Autrichiens de 1814, qui vous allongeaient des coups de crosse et vous piquaient avec leurs sabres, ces canailles ! demandez-en des nouvelles au père de Virgile, le brave Tite Robert, qu'ils voulaient emmener en France, lui et ses chevaux, pour traîner leurs fourgons.

En ce moment, le cabaretier, maître Baarfuss, s'approchant de Virgile, lui remit un paquet qu'un commissionnaire, venu sur le triangle, avait apporté du village.

– Retournons à la maison, dit Robert, après avoir ouvert la boîte ; voici deux montres qu'on me renvoie pour les régler, et que je dois expédier le plus tôt possible. Au revoir, Simon-Pierre.

– Adieu, mes amis, et bon appétit ; je tire du côté de la soupe.

VII

L'horloger.

Lorsque les deux amis rentrèrent à la maison, midi sonnait à l'horloge du père Tite, horloge à poids et à pendule compensé, qu'il avait construite lui-même, et qui marchait comme une pièce d'observatoire. On les attendait pour se mettre à table, car selon la coutume traditionnelle, au coup de midi le dîner devait être servi. Le vieillard, ôtant son bonnet de laine, fit la prière habituelle, et nos jeunes gens s'empressèrent de faire honneur aux mets que l'excellente M^{me} Robert avait elle-même préparés pour régaler leur hôte, entre autres l'ombre-chevalier et un salmis de grives aux morilles, chef-d'œuvre d'industrie culinaire, qui mit nos convives en gaîté. Les exploits de la matinée firent les frais de la conversation ; l'on rit beaucoup de la chasse d'Émonet, de la danse des raquettes, de la fureur de Michaël, de son quiproquo à l'égard d'Hercule et des sentiments qu'il nourrissait à l'endroit de la Mädi.

– Écoutez, enfants, dit la mère, si vous voulez encore manger des grives, c'est à vous de les plumer ; personne ne veut plus le faire, la servante en est fatiguée, elle prétend qu'elle a des plumes jusqu'au fond de l'estomac, et que cela finira par la tuer ; Michaël devient enragé quand on lui en parle, il n'y a pas jusqu'à ce vieux sacripant de George Christophe, le cordonnier,

que nous occupons pour lui procurer un gîte pendant l'hiver, qui nous envoie promener lorsqu'on le prie de remplir cet office.

– Laissez cet ouvrage aux chasseurs, dit Henri, puisque nous tuons les grives et que nous les mangeons, nous pouvons facilement les plumer ; c'est fort amusant.

– Oui, dit Virgile, les premières douzaines, mais à la longue cela assomme. N'y aurait-il pas moyen d'inventer une mécanique pour nous épargner cette peine ?

– L'excellente idée, dit Marie, en riant ; on mettrait les oiseaux dans une espèce de moulin à café, on tournerait la manivelle, et crac, les plumes tomberaient d'un côté et les bêtes toutes nues de l'autre. En attendant ton invention, je continuerai à plumer comme devant.

– J'espère que vous me permettrez de vous aider, dit Henri avec feu.

– Eh ! bien, à ce soir ; jusque-là j'ai à terminer des cadrans qu'on attend pour demain.

– Comment donc, vous faites des cadrans ?

– Non, je peins les chiffres sur les cadrans d'émail.

– Et moi, dit Virgile, j'ai là deux montres à ancre, qu'on me renvoie du comptoir, parce qu'elles se sont arrêtées. Rien ne m'étouffe comme ces montres qu'on vous retourne, deux, trois fois de suite, et je comprends la fureur de cet horloger, qui, en pareil cas, en lança une contre le mur et la brisa en mille pièces.

– Tu veux donc, dit le père, que l'établisser te paie une montre qu'il ne pourra pas vendre ? crois-moi, mon garçon, il faut que l'horloger, comme tous les artistes, fasse de son travail une question d'amour et d'honneur ; lorsqu'il ne sera plus qu'un mercenaire sans cœur et sans ambition, le moment sera venu de le remplacer par des machines aux entrailles de fer, qui font leur œuvre journalière sans trêve ni repos, sans peine, mais aussi

sans plaisir, et avec une exactitude désespérante. Et comme les machines fonctionnent partout où il y a de l'eau et du charbon, notre industrie se déplacera, émigrera, et ce sera fini de la prospérité de nos pauvres montagnes. Nos descendants seront réduits peut-être à l'humble vie de nos ancêtres, qui fabriquaient des boucles et des pipes de fer.

– Vous avez raison, mon père, chacun de nous devrait tenir à se faire une réputation et à la conserver ; mais on est poussé malgré soi, par la force des choses, à une production effrénée ; la veine est bonne, on veut l'exploiter ; l'appât du gain fait taire toute autre considération. Voyez les noms les plus honorables placés en contrebande sur des ouvrages sans valeur. Que devient un nom, je vous en prie, dans ce naufrage de la propriété industrielle, si le premier venu peut le confisquer à son profit ?

– Oublies-tu notre vieille réputation de probité que nos pères nous ont faite et le témoignage de ta conscience ?

– Oui, nos pères avec leurs roues de rencontre avaient la belle part ; mais j'aurais voulu les voir le nez sur un échappement à ancre qui refuse de marcher ; c'est cela qui est amusant ! Viens, mon vieux, dit-il à Henri, viens voir un martyr des anciens jours s'immoler sur l'autel du renoncement, entre un burin-fixe et un tour à pivoter.

Peu après Virgile, les coudes sur son établi, le *migros* à l'œil, démontait avec tous les égards réclamés par la circonstance, les deux montres menacées d'une infirmité chronique, et en déposait les pièces sur une feuille de papier blanc, éclairée par la pure lumière d'un ciel sans nuages. Henri, appuyé sur l'établi, regardait sans dire mot ; il admirait la dextérité de l'artiste qui dévissait et détachait ces organes fragiles que le moindre attouchement menaçait de réduire en débris.

– Pourrais-tu m'expliquer le mécanisme d'une montre, ô martyr des anciens jours, si toutefois ton supplice te laisse

quelque liberté d'esprit ? Mais sois simple et fais-moi grâce des termes techniques.

– Ce sera bientôt fait, rien n'est simple comme une montre, et pourtant, lorsqu'elle est réglée à quelques secondes près par an, elle devient le chef-d'œuvre de la mécanique. Rappelle-toi qu'elle comprend trois parties principales : le moteur, le rouage et le régulateur ou l'échappement. Cherchons d'abord le moteur ; c'est ce ruban d'acier que tu vois enroulé dans le barillet. Celui-ci a son pourtour dentelé, et, comme le ressort qu'il a dans le ventre le met en mouvement, il pousse à son tour ces quatre petites roues que voilà, toutes munies au centre d'un pignon, et nommées : grande moyenne, petite moyenne, roue de champ et roue d'échappement, remarque bien que les roues s'engrènent avec les pignons et les conduisent ; cela multiplie singulièrement la vitesse de la dernière roue qui fait plusieurs centaines de tours pour une révolution de la grande moyenne. Tel est le rouage ; l'échappement a pour effet d'arrêter à chaque instant la marche du rouage et de ne lui permettre que des mouvements interrompus ; ces interruptions se font dans des temps égaux, grâce au balancier qui oscille avec une régularité parfaite, comme un pendule. Il en résulte, pour le rouage, une marche uniforme et très lente qui permet au barillet de dépenser sa force dans l'espace de vingt-quatre heures et au delà. Les aiguilles fixées sur les arbres de certaines roues se promènent sur le cadran avec la régularité que tu connais. La grande moyenne porte celle des minutes, la roue de champ, celle des *secondes trotteuses* ; un petit engrenage nommé minuterie, caché sous le cadran, met en jeu l'aiguille des heures.

– Et c'est tout ?

– Oui, absolument.

– Donc, au fond, un coucou de la Forêt Noire et un chronomètre de Berthoud ou de Breguet...

– Sont établis sur les mêmes principes, seulement, l'un se vend 5 francs, et l'autre 2000, et ce n'est pas trop cher. Tu ne te figures pas ce qu'il faut de patience, d'attention, d'exactitude, pour confectionner une montre soignée ; chaque pièce, depuis le ressort jusqu'au moindre pivot, doit être parfaite, rien ne peut être laissé au hasard ; la plus légère irrégularité se multipliant de seconde en seconde produit bientôt des écarts énormes. Il n'y a pas jusqu'aux changements de température qu'il ne faille combattre ; le balancier se dilatant par le chaud oscille plus lentement ; il se contracte par le froid et se meut trop vite ; de sa marche dépend celle de la montre ; il faut donc parer à cet inconvénient par les appareils de compensation qui exigent de longs tâtonnements.

La description du mécanisme de la montre, les exigences d'un travail aussi délicat, aussi précis, l'extrême habileté nécessaire pour réussir, tous ces détails, nouveaux pour lui, avaient vivement frappé Henri Émonet et l'avaient rendu sérieux. Il comprenait les difficultés que nos grands horlogers avaient dû vaincre pour arriver à de tels résultats, et leurs noms lui paraissaient dignes de reconnaissance et de respect. Mais son esprit avide de connaître n'était pas encore satisfait.

– Est-ce une pure affaire de mode, dit-il, que ces histoires d'échappement à ancre ou à cylindre, avec des trous en rubis, que vous faites graver sur les cuvettes ?

– Dans les trous en pierres fines, les pivots ne rencontrent presque plus de frottement ; le mouvement est plus facile et l'usure moindre que dans le laiton. Quant aux échappements, celui à cylindre est excellent pour les pièces ordinaires, mais lorsqu'on exige une marche supérieure, on prend l'ancre, et pour les chronomètres l'échappement à ressort. En voici la raison : regarde cet échappement à cylindre : le balancier n'est pas libre et ne peut faire que de petits écarts, tandis que l'ancre laisse au balancier toute liberté ; aussi prend-il ses coudées franches, et il se permet des allures telles que les causes exté-

rieures de perturbation, les secousses, n'ont plus d'influence sur lui. Entre ces deux balanciers, il y a la même différence qu'entre un enfant qui trébuche à chaque pas, et un homme vigoureux qui marche d'un pied ferme en renversant, s'il le faut, les obstacles qui s'opposent à son passage.

Cependant, Virgile avait passé en revue toutes les pièces, puis les avait remises en place afin de surprendre, pendant la marche, le défaut qui produisait l'arrêt. Cette recherche fut longue ; enfin, après maint soupir, maint juron, mainte apostrophe adressée au métier, aux outils, aux établisseurs, après avoir lancé son bonnet de côté, et ses chaussons de lisières de l'autre, il poussa un cri de joie ; le mal était trouvé et le remède administré. À ce cri, répondirent comme un écho des gémissements partant de derrière la porte ; des chocs sonores de plus en plus rapides et énergiques battirent la planche de sapin.

– Viens, Médor, dit Virgile, à haute voix.

Un bruit formidable de pattes, de griffes travaillant le bois, se fit entendre et la porte s'ouvrit brusquement, sous l'effort d'un épagneul de grande taille qui se précipita dans la chambre en bondissant jusqu'aux épaules de Robert.

– Allons, Médor, tâchons de ne rien démolir ici, dit Virgile, laisse-moi serrer ces montres dans la vitrine à l'abri de la poussière. Là, maintenant, mon vieux, donne la patte à monsieur et raconte-nous ton voyage.

L'intelligent animal cessa de gambader, s'assit en face des deux jeunes gens, promena sur eux ses yeux pétillants d'expression, et levant une patte du côté d'Émonet, la lui tendit en filant les sons les plus étranges.

– Dieu me pardonne, dit Henri, je crois que cette bête va parler !

– Mieux que cela, mon cher, il est polyglotte. Attention, Médor, parlons allemand comme Michaël. L'épagneul prenant

un air rogue, fit entendre un grognement guttural. Maintenant, il faut parler français comme sœur Marie. Aussitôt des notes flûtées, semblables aux sons d'une clarinette, sortirent du larynx de l'animal, qui semblait prendre plaisir à cette exhibition de ses talents. Je suis content qu'il soit de retour, je l'avais prêté à mon cousin Alcide pour chasser pendant quelques jours sur le grand marais, et, en vérité, j'avais l'ennui de cette pauvre bête, dit Virgile en caressant et en embrassant son chien. Ces témoignages d'affection portèrent jusqu'au paroxysme la joie de Médor qui, recommençant ses sauts et ses gambades, poussa des hurlements qui retentirent dans toute la maison.

VIII

La veillée.

La nuit étant venue, on alluma les quinquets d'horloger, et pendant que les vieux parents s'apprêtaient à passer leur veillée auprès du poêle bien chaud, que Virgile et Michaël donnaient les derniers soins au bétail et préparaient le fourrage pour le lendemain, Marie et Henri s'établirent dans la cuisine devant un bon feu pour plumer les grives que tout le monde fuyait comme la peste.

– Tenez, dit Marie, voici un panier où vous mettrez les plumes ; prenez garde de les laisser voler dans la cuisine ; ce serait pour Mädi un prétexte de guerre qu'il ne faut pas lui donner.

– J'espère, dit Henri en s'emparant de plusieurs paquets contenant chacun une douzaine de grives suspendues par le bec à un fil, que nous débiterons ce soir cette masse de gibier, et que tout le monde en fera sa part, depuis Virgile à Michaël, et même à la Mädi.

– Si vous y parvenez, je vous proclame un magicien de premier ordre, un sorcier digne du fagot.

– C'est un pauvre magicien que celui qui est sous le charme d'un enchantement supérieur à toutes les ressources de son art.

Tout en parlant d'une voix mal assurée, Émonet arrachait de grandes poignées de plumes au dos d'une grive infortunée ; il fut bientôt entouré d'un nuage au milieu duquel il toussait et éternuait comme un blaireau enfumé dans son antre à l'aide d'une mèche soufrée.

– Dieu tout puissant, dit Marie, d'abord interdite et reprenant peu à peu son calme, n'écorchez pas ces bêtes. Si ce travail vous impatiente, laissez-moi faire, j'en viendrai bien à bout. Et, prenant à son tour un oiseau, elle se mit à lui enlever son léger vêtement avec une dextérité et une rapidité qui tenaient du prodige. Émerveillé, son compagnon la regardait faire et bientôt il s'oublia dans une contemplation si intense que son âme semblait être passée dans ses yeux. C'est que le tableau qui s'offrait à ses regards valait la peine d'être admiré. La pièce où ils se trouvaient était une de ces anciennes cuisines de nos montagnes, dont l'immense cheminée en planches va en se rétrécissant jusqu'à son ouverture supérieure. Elle était très vaste, fort enfumée, avait des coins et des recoins obscurs, des arcades et des pilastres grossiers, avec des dressoirs où les ustensiles d'étain et de cuivre, perdus dans les ténèbres, révélaient leur présence par de vigoureuses lumières que la flamme du foyer détachait sur leurs saillies et leurs arêtes. L'âtre était formé de dalles un peu plus élevées que celles de la cuisine ; c'est là que brûlait un feu pétillant dont la lumière éclairait en plein la figure de la jeune fille, et la colorait de tons chauds et animés qui rehaussaient sa beauté peu commune. Assise, les yeux baissés, le geste gracieux, elle aurait pu servir de modèle au peintre le plus difficile.

Ce qu'Émonet ressentait, il n'aurait pu le dire, mais il comprenait que si la félicité existait sur la terre, il ne l'avait rencontrée que dans cette maison, et auprès de cette jeune fille. Il était loin de mépriser les douceurs du toit paternel, et le souvenir de son père vénéré, de sa mère chérie, n'avait rien perdu de sa vivacité, mais les sentiments qui se développaient en lui étaient d'une tout autre nature et il se sentait pénétré d'une tendresse

sans bornes, d'une joie immense qu'il ne savait comment exprimer.

En ce moment une clarté inaccoutumée apparut à l'orifice aérien de la cheminée ; c'était une étoile qui brillait dans le ciel sombre et semblait assister d'en haut à la scène que je viens de décrire. Voilà la fiancée que le ciel me destine, pensa Émonet, et cette étoile semble me la désigner. Marie, levant les yeux tout à coup, rencontra le regard profond du jeune homme, et en éprouva comme un choc qu'elle ne put réprimer ; elle rougit, et faisant appel aux ressources du génie féminin, demanda à Henri s'il savait chanter. Cette question le tira de son extase muette et donna essor aux émotions qu'il avait peine à contenir. Il avait une voix étendue, d'un timbre sonore et sympathique ; les leçons d'un excellent professeur d'Aarau l'avaient développée d'une manière remarquable ; sa mémoire était abondamment fournie de chants de toute espèce, allemands et français, d'airs populaires, de fragments d'opéras ; son répertoire était inépuisable et sa réputation sous ce rapport était solidement établie et incontestée dans la bonne ville de Boudry et aux environs. Si ses admirateurs ordinaires eussent pu l'entendre ce soir-là, certes ils eussent été satisfaits. Jamais il n'avait chanté avec tant d'expression, avec tant d'âme ; il en était lui-même étonné ; il se sentait animé d'une verve inconnue qui colorait son chant, le dramatisait, le revêtait tour à tour d'un charme poétique, d'une puissance souveraine, d'une ineffable tendresse, ou d'une gaîté désopilante ; c'était si beau, si imprévu, ce talent se révélait si soudainement à Marie qu'elle restait interdite, tout entière en proie à cet enchantement que produit sur nous la voix humaine. Elle ne s'aperçut pas que la cuisine se peuplait. Une porte s'était ouverte, puis une autre, le père et la mère étaient entrés, Virgile et Michaël aussi ; chacun voulait avoir sa part du concert. À mesure qu'ils approchaient, Marie leur faisait signe de s'asseoir en silence autour du feu, leur mettait dans les mains une grive, et d'un geste les engageait à imiter son exemple, ce qu'ils faisaient sans objection.

– Michaël, dit le père pendant une pause, ferme aux trois quarts le couvercle de la cheminée et va nous chercher quelques bons éclats de ces troncs que tu as exploités cet automne ; ce bois rempli de résine nous fera un meilleur feu que ces petites brindilles de sapin. Va, mon garçon, dépêche-toi.

L'hercule bernois revint, portant des souches presque entières qu'il entassa sur l'âtre et qui flambèrent bientôt comme un feu de brandons en répandant une délicieuse odeur.

– À la bonne heure, dit le père, on sent le chaud maintenant ; voilà une vraie *tronche* de Noël. Monsieur Émonet, vos chansons me rajeunissent et me rendent tout gaillard. Virgile, apporte une bouteille de vieille gentiane, pour nous rafraîchir le bec ; il faut faire la fête complète.

– Mon ami, dit le chanteur, c'est le moment ou jamais d'ouvrir la fameuse caisse que tu as dû serrer quelque part au moment de mon arrivée. Elle contient du vin de Boudry dont je voudrais avoir le plaisir d'offrir quelques verres comme échantillon des produits de nos coteaux.

– Ceci vaut encore mieux, dit le père ; la proposition est acceptée ! prenez une lampe et allez à la recherche de votre trésor.

Les deux amis descendirent à la cave, ouvrirent la caisse avec précaution, en visitèrent le contenu, retirèrent les fragments de verre cassé et constatèrent l'existence de seize bouteilles intactes, parmi lesquels ils firent un choix judicieux.

– Permettez-moi, dit Henri, de retour dans la cuisine, de vous présenter un certain petit 32 qui fait sauter le bouchon comme du champagne ; avancez les gobelets. On entendit une explosion comme un coup de pistolet, et on vit jaillir dans les verres tendus à la ronde une liqueur ambrée, dégageant un arôme délicieux, qui se couronnait d'une riche écume blanche comme la neige. – À la santé de la famille hospitalière qui me reçoit avec tant de bonté, dit Henri d'une voix émue.

Au choc des verres on vit apparaître deux nouveaux personnages qui vaguèrent d'abord dans la pénombre, puis finirent par s'approcher du feu ; c'était la Mädi qui n'avait pu résister aux séductions des chansons et des rires, et le vieux Christophe, le cordonnier, qui avait lâché la manicle et le tire-pied dès qu'il avait entendu le bruit des bouchons et le cliquetis des bouteilles.

– Avance à l'ordre, vieux soudard de canari⁶, dit le père Tite, prends un verre sur ce *tablar*, et dis-nous si ce mousseux vaut les vins d'Espagne que tu ne cesses de vanter. Christophe s'approcha en redressant sa grande taille, fit le salut militaire dans toutes les règles et reçut sa ration en la couvant d'un tendre regard. « À l'honorable compagnie, » dit-il d'une voix grave, et lentement il avala le contenu de son verre, en fermant les yeux et en savourant jusqu'aux dernières gouttes du précieux liquide. Puis il fit claquer sa langue comme un coup de fouet, se frictionna la poitrine, et dit d'un ton pénétré : « N'est-ce pas une consolation pour un vieillard que de pouvoir accorder à son pauvre corps une telle goutte avant de mourir ? Jeune homme, dit-il à Émonet, c'est une charité que vous venez de faire et je vous en remercie. » Là-dessus il s'assit près du feu, prit une grive et se mit à la plumer comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie.

– Et Mädi, où est-elle ? dit Henri, il faut qu'elle goûte mon vin. Prenez cela ; on dit que vous êtes de Böningen, la patrie des jolies filles, des bonnes femmes et des beaux chanteurs. Connaissez-vous cet air du Hasli... et il commença un chant populaire que Michaël et Mädi accompagnèrent en chœur avec cette perfection que la race allemande apporte dans tout ce qui a trait à la musique. Tout en chantant, l'Oberlandaise, obéissant à l'exemple général, plumait les oisillons peut-être sans y songer,

⁶ On appelait *canaris* les soldats du bataillon Berthier, levé dans la principauté de Neuchâtel.

mais assurément sans éprouver les symptômes fâcheux qui devaient selon elle être la conséquence de cette occupation pernicieuse. Au 32 succéda le 34 rouge des Gillettes ; alors le plaisir devint de l'enthousiasme, Michaël fit la roue au fond de la cuisine au détriment de quelques baquets qui roulèrent dans des profondeurs inconnues, et Christophe, l'œil en feu, commença le récit embrouillé de ses campagnes et des victoires de la grande armée.

Un coup frappé à la porte commanda le silence ; on alla ouvrir et l'on vit paraître une vieille femme enveloppée d'une mante brune à capuchon relevé et portant un panier à la main. « Dieu vo zaide, dit-elle, est-il permis d'entrer ? Quels chemins ! des *liagots*⁷ partout ! on glisse que ça porte peur ; j'ai les pieds mouillés comme des tripes. »

– Ah ! c'est la Susanne de chez les Cattin, dit la mère, vous avez bien du courage de sortir par un tel *radoux* ; quelles nouvelles par le fond des Combes du Pélu ? Mettez-vous ici et séchez vos souliers.

– C'est nos hommes qui m'ont envoyée pour voir si vous en avez aussi par les Reprises de ces oiseaux de mâlheur comme ils en avont pris hier. Tenez, regardez *voir* ces bêtes.

– Eh ! parbleu, dit Virgile, ce sont mes oiseaux empanachés de ce matin, des *blagueurs*, n'est-ce pas ? Comment les apelles-tu, monsieur le naturaliste ?

– Des Jaseurs, dit Émonet, des Jaseurs de Bohême, je les reconnais parfaitement.

– Quels beaux oiseaux ! dit Marie, ne pourrait-on pas en faire empailler quelques-uns ? sont-ils rares ?

⁷ Des mares.

– Très rares, ils apparaissent de temps à autre en hiver ; on ne connaît pas les causes de leurs migrations ; on sait seulement qu'ils viennent du Nord.

– Oh ! quant à ça, le grand-père dit qu'i zé-tiont des prophètes de mâlheur et que chacun peut s'attendre à voir éclâter les jugements de Dieu sur les nations. Attendez seulement les révolutions, les famines, les pestes, la guerre et tous les orvals. Ne les a-t-on pas vus, en 1806, peu de jours avant l'arrivée des Français qui nous ont dévoré un quartier de vache, deux cochons gras, tout en jurant après notre pain d'orge. Le Seigneur nous prenne à merci dans sa miséricorde !

Ces paroles prononcées d'un ton sinistre ne manquèrent pas de produire leur effet ; chacun devint sérieux et le silence remplaça les chants et les rires de tout à l'heure. La superstition a dans notre cœur des racines profondes, et l'apparence d'un danger inconnu, mystérieux, invisible, produit au premier moment un trouble involontaire chez des individus doués d'ailleurs de résolution et de courage. Le père Tite, s'approchant de l'étrangère, prit dans ses mains un des Jaseurs, l'examina avec attention dans la région du col, et dit en le balançant par les pattes :

– Écoutez, Susanne, il me semble que des prophètes, même des prophètes de malheur comme vous dites, seraient un peu plus fins que ces animaux. Je vois qu'ils ont été pris au lacet, ce qui ne montre pas une grande perspicacité ; ils auraient dû prévoir aussi le sort qui les attendait et chercher à l'éviter. Ainsi calmez-vous, et surtout rassurez vos gens. Nous sommes en tout temps dans la main de Dieu, qui fait de nous ce qu'il lui plaît ; quand on est chrétien, notre esprit ne doit pas se troubler parce que de jolis oiseaux viennent dans nos montagnes se faire serrer le cou par vos lacets de crin.

– M. Robert a raison, dit Émonet, bien d'autres espèces d'oiseaux ont la réputation d'annoncer des calamités, mais ces

croyances remontent au temps du paganisme et nous devons les rejeter loin de nous. Combien me vendez-vous ces Jaseurs ?

– Oh là ! mon Dieu ! nos hommes me feront une belle vie s'ils savent que j'ai pris de l'argent contre ces oiseaux maudits. *Mado* non, je ne les vends pas, gardez-les s'ils ne vous font pas peur, je suis bien aise de ne plus les voir.

– Je les accepte avec plaisir, et si l'on pouvait demain me procurer du préservatif, j'en empaillerais quelques-uns en souvenir de cette journée.

– Comment, dit Marie, vous savez empailler ! Quel bonheur ! Vous m'enseignerez, n'est-ce pas ? je désire apprendre depuis si longtemps ! Demain, Michaël rapportera du village tout ce que vous désirerez.

– Laissez-moi faire, dit Virgile ; M. Nicolet, le créateur du petit musée de La Chaux-de-Fonds, dont l'obligeance est bien connue, me cédera volontiers de ce préservatif et même des yeux d'émail, surtout si je lui promets un couple de Jaseurs. C'est moi qui ferai la commission.

On remplit de nouveau les verres, et une rasade de 34 rouge dissipa totalement les idées noires de la Suzanne ; sa langue se délia, elle raconta la chronique des Combes du Pélu : la femme du voisin était accouchée presque sans assistance une nuit que la neige tombait en abondance et qu'on ne pouvait aller quérir du secours ; un voleur s'était introduit dans l'étable de Jacob Murner et se disposait à dérober la jument ; mais on avait entendu du bruit, on était accouru et le larron s'était sauvé dans les bois en laissant au cou du cheval un licol tout neuf dont il s'était muni pour faciliter son œuvre de ténèbres. Moïse de chez les Brandt avait tiré cinq renards à raffut ; les poules avaient cessé de pondre à cause du froid ; une nuit le froid avait été si terrible que l'eau s'était congelée dans les seilles qu'on avait transportées dans la chambre ; on avait vu des pas du loup autour de la maison ; les hommes se disposaient à le poursuivre à

coups de carabine. Pendant qu'elle parlait, un son lointain se fit entendre dans le silence de la nuit. – Écoutez, dit-elle, la cloche de la Chaux⁸ ; c'est le vent qui tire, on aura encore du doux ; déjà dix heures ! comme le temps passe ! Bonsoir tout le monde, et que personne ne se dérange pour m'accompagner ; mon neveu est à la veillée vers la Christine, chez Nussbaum, je l'appellerai en passant. Et prenant son panier, elle se mit résolument en route sur la neige fondante par un splendide clair de lune.

⁸ La Chaux-de-Fonds.

IX

L'empaillage et la carabine américaine.

Le lendemain Henri, paisiblement installé devant l'établi de Virgile, s'occupait de l'empaillage des Jaseurs apportés la veille. L'opération excitait l'intérêt des habitants de la maison, curieux d'en étudier les détails. L'instinct de la chasse, si généralement répandu parmi les montagnards, marche ordinairement de front avec l'amour de l'histoire naturelle, et l'on est surpris de voir combien cette étude a d'attraits pour eux. Le vénérable Tite Robert, ses lunettes sur le nez, surveillait les préparatifs du montage avec une attention soutenue et donnait parfois des avis excellents suggérés par ses aptitudes pour tous les travaux manuels. Marie elle-même bondissait de joie à l'idée de rendre l'apparence de la vie à ces gracieux animaux et se promettait bien de devenir habile dans cet art qu'elle aurait voulu posséder chaque fois que son frère rapportait de ses chasses quelque animal rare ou d'une beauté remarquable. Les corps de liège, le coton et les étoupes étaient préparés ; les fils de fer avaient été recuits par Tite en personne ; Marie avait déjà disposé le fil et les aiguilles pour les coutures, on n'attendait plus que le préservatif ; Virgile, parti le matin pour La Chaux-de-Fonds, devait le rapporter incessamment. Enfin des claquements de fouet se firent entendre ; la glisse, conduite par Michaël, s'arrêta

devant la maison ; Virgile en descendit avec son impétuosité ordinaire.

– Tiens, dit-il en entrant dans la chambre et en ouvrant son carnier qui lui servait de valise, voilà ton bibelot d'empailleur : des yeux d'émail, du préservatif qui est un fier poison ; faudra surveiller le chien ; voici même des supports pour y placer nos oiseaux. M. Nicolet était si content de voir ces Jaseurs qu'il m'aurait donné sa pharmacie par-dessus le marché, si j'avais pu la mettre dans ma carnassière ; c'est un naturaliste, celui-là ! il sait les noms latins de tous les animaux ! Ces Jaseurs s'appellent... attends donc... il y a de la *bombe*... du *vorace*... diable de mémoire !! ah ! il l'a écrit sur un papier ! l'aurais-je perdu ?

– Tu l'auras sans doute employé pour allumer ta pipe ! dit Marie.

– Ou converti en bourre ! continua Henri.

– Ma foi, il paraît que je l'ai perdu en pataugeant dans cette affreuse neige fondue où j'ai failli laisser mes jambes ! C'est égal, on le retrouvera dans ce livre où vous verrez nos oiseaux admirablement peints, on les dirait vivants ! C'est encore M. Nicolet qui nous le prête, mais il faut en avoir le plus grand soin. Il sortit alors un volume des magnifiques planches de Naumann, où Marie eut bientôt découvert le Jaseur, représenté avec une perfection remarquable.

– Que c'est beau ! s'écria-t-elle avec ravissement ; je veux essayer de copier ces planches.

– Voilà le nom latin : *Bombycivora garrula*, dit Henri. Avez-vous dans vos montagnes beaucoup de naturalistes comme ce M. Nicolet ?

– Les hommes compétents ne manquent pas, mais à coup sûr les naturalistes sont rares ; chez nous, l'industrie est plus en honneur que la science.

– Et pourtant, sans la science, que deviendra l'industrie ? dit Henri avec sérieux.

– Vous avez raison, dit le père Tite, on sera bien obligé de le reconnaître une fois, pourvu que ce ne soit pas trop tard.

Le montage des oiseaux, avec ses précautions minutieuses, n'avait rien d'extraordinaire pour des artistes habitués à la précision mathématique de l'horlogerie. Le squelette artificiel en fils d'archal insérés dans un liège et traversant les jambes, le col et les ailes, leur parut aussi simple que judicieux ; ils approuvèrent pleinement les mesures préalables en diamètre et en longueur, prises sur l'animal encore en chair et destinées à lui restituer ses dimensions naturelles ; mais le problème se compliqua étrangement lorsqu'il fallut donner à l'oiseau une pose animée. Ici, les indications métriques devenaient insuffisantes, il fallait imiter les allures de l'être vivant ou créer une attitude qui fît illusion. Évidemment Henri était dans l'embarras.

– As-tu remarqué, dit-il à Virgile, comment étaient perchés ceux que tu as vus hier matin ?

– Ils étaient pelotonnés, rabougris comme des moineaux qui savourent les douceurs de l'hiver.

– Je vous propose, dit Marie, de choisir provisoirement les attitudes données par Naumann dans ses charmantes vignettes.

– Quelle bonne idée ! dit Henri ; et s'inspirant des dessins qu'il avait sous les yeux, il arrangea un groupe si vrai et si naturel que les applaudissements éclatèrent, et que l'auteur lui-même, s'éloignant de quelques pas pour juger de l'ensemble de son œuvre, ne put contenir un sourire de satisfaction. Marie paraissait fière de ce résultat, et sa joie se manifestait par des regards éloquents.

– C'est une œuvre d'art, dit-elle ; quel maître avez-vous eu pour atteindre à une telle habileté ?

– Mon maître est le capitaine Vouga, de Cortaillod, et je vous prie de croire qu’auprès de lui je ne suis qu’un pauvre apprenti. Du reste, sa réputation est faite en Suisse, et chacun sait qu’un oiseau qui sort de ses mains est, dans son genre, un chef-d’œuvre.

– Si tu es curieux d’étudier les buses, dit Virgile, en voilà une qui est perchée depuis une demi-heure là-bas au sommet de ce sapin. Examine un peu avec cette excellente lunette l’expression de sa physionomie, puis nous essayerons de la tuer pour fournir des matériaux à ton talent. Une buse, les ailes à demi ouvertes, le bec menaçant, tenant une grive dans ses pattes et placée au-dessus de mes fusils, produirait un effet flatteur.

– J’en ai tiré une à Boudry d’un coup de carabine ; mais elle était plus rapprochée que celle-ci, la distance ne dépassait pas cent vingt pas.

– C’est un coup superbe, dit le père Tite, et qu’on n’est pas sûr de pouvoir répéter à volonté.

– Attends, mon vieux, dit tout à coup Virgile, j’ai ici une carabine américaine qu’un ami m’a confiée pour en faire l’essai et qui tire comme un prodige. Mais la balle est petite et pointue et les mires diffèrent beaucoup des nôtres, c’est un système tout à fait nouveau. Il sortit alors de son étui de cuir une arme dans le genre de celles qui sont devenues communes dès lors, mais qui était pour Émonet une apparition si imprévue que rien ne peut rendre son étonnement.

– Et cela tire bien ? dit-il en portant en joue et en faisant craquer en connaisseur la double détente.

– Tu vas le voir tout à l’heure ; je charge pour une distance de deux cents pas, et celui de nous deux que le sort désignera fera le coup de feu sur la buse par le guichet. Est-ce simple, celà ?

La poudre fut mesurée avec réflexion, la balle refoulée avec soin ; les deux carabiniers apportaient dans ces préparatifs un

sérieux inaccoutumé. Leur honneur, semblait-il, allait dépendre de cette épreuve. D'une main tremblante ils tirèrent les brins de papier d'inégale longueur que Marie leur tendait en souriant. Émonet eut la plus courte ; il pâlit et se troubla. Le vignoble tout entier avec ses nombreuses compagnies de mousquetaires et de fusiliers, ses associations de francs-tireurs dont l'antique réputation d'adresse est solidement établie, lui parut se résumer en sa personne pour lutter, sous les yeux de Marie, contre les hardis montagnards qui ne manqueraient pas de se prévaloir d'un échec.

– Écoutez, dit-il, le cœur me manque, cette arme m'est inconnue, je ne sais pas m'en servir ; épargnez-moi le chagrin de la déshonorer par une maladresse.

– Vanité et faiblesse vont de pair, murmura la jeune fille.

– Vous avez raison, dit-il, en épaulant la carabine. Est-il permis *d'embusquer* ?

– Non, dit Virgile, et souviens-toi que la tête du *guidon* doit couvrir le but.

Il se fit un silence, pendant lequel on entendait le tic tac des montres enfermées dans la vitrine. Le coup de feu les fit tous tressaillir ; chacun s'élança vers la fenêtre pour voir le résultat. La buse ouvrit convulsivement ses vastes ailes, les agita un instant et tomba lourdement sur la neige.

– Bravo ! fils de l'Areuse, cria Virgile en embrassant son ami. Hein ? que dis-tu de cette arme ? vas-tu conserver ta vieille arquebuse à balles rondes, maintenant ? Puis apercevant Michäel attiré hors de la grange par la détonation : cours sous la grande *pesse* de la pâture, tu y trouvera un aigle tué d'un coup de carabine.

– Ach ! donner ! dit le Bernois en prenant sa course comme un élan à travers la campagne.

Quant à Émonet, il s'était assis sur une chaise pour soulager ses jambes qui tremblaient sous lui. Heureux de son succès, il regardait avec admiration l'arme qui l'avait si bien secondé et songeait aux exploits qu'il serait en état d'accomplir au mois de mai dans les tirs du pays natal avec un tel instrument de précision.

– Est-elle à vendre ? dit-il, en jetant à Virgile des regards étincelants.

– Non, mais pour deux cents francs, tu en auras une pareille dans quelques semaines. Et puisque nous sommes en veine de prouesses, laisse-moi envoyer une balle dans le bonnet de Michaël qui se bat corps à corps avec notre buse.

– Virgile, tu ne feras pas cela ! dit Marie.

– Laisse seulement, dit le père en souriant à sa fille.

– Ohé, Michaël, tiens ton bonnet, je vais tirer, cria Virgile en faisant de ses mains un porte-voix.

– Tout de suite, répondit le valet, laissez-moi aubarvant trankler un peu cette bête féroce.

Bientôt on le vit jeter le cadavre de la buse sur la neige, prendre son bonnet par la visière et l'élever au-dessus de sa tête. Marie ne pouvant supporter ce spectacle sortit de la chambre. Virgile ajusta avec le plus grand calme, comme s'il ne s'agissait que d'une cible de carton ; il tira, s'appuya sur sa carabine et attendit en disant entre ses dents : « Pas mauvais ! ».

Michaël visita un moment son bonnet ; tout à coup, il l'agita en s'écriant : *in der mite ! in der mite !*⁹

⁹ Au centre.

On comprend que le reste de la journée il ne fut question que de carabine et d'empaillage.

Marie, de son côté, fit, d'après Naumann, une aquarelle qui révélait une vraie vocation artistique. Grande fut la surprise d'Henri.

– N'est-il pas singulier, dit-il, de trouver des goûts si relevés et de telles aptitudes dans une maison de paysans, perdue au milieu des forêts ?

– Pas plus singulier que d'y rencontrer un homme qui, comme mon père, soit en état de construire un régulateur ou de façonner l'échappement d'un chronomètre. Pendant nos longs hivers, au lieu de dormir comme les marmottes des Alpes, ou de jouer aux cartes derrière le poêle, nous travaillons sans relâche, avec gaieté, avec entrain, éclairés par notre radieux soleil, et nous finissons par acquérir un peu d'adresse. Il n'y a rien là d'extraordinaire, chacun en ferait autant. D'ailleurs, ne suis-je pas peintre... de cadrans ? ajouta Marie avec un fin sourire. Et puis, vous ignorez peut-être l'importance qu'on attache au dessin et quels bons professeurs nous avons au Locle et à La Chaux-de-Fonds. Il ne nous manque qu'un complément indispensable, c'est l'enseignement de la peinture sur émail, dont Genève a le monopole en Suisse, et qui serait un joyau ajouté à la couronne industrielle de la montagne. Oh ! peindre sur émail, voilà mon ambition et mon rêve !

X

La distillerie.

Henri Émonet, beaucoup plus au courant de la culture des vignes et des travaux du pressoir que des mystères de l'horlogerie, ne savait trop que répondre ; il sentait seulement que cette jeune fille, avec ses aspirations supérieures et son esprit d'initiative, était une intelligence d'élite digne de son adoration. Au moment de lui ouvrir son cœur, il fut interrompu par Virgile qui l'appelait pour faire une promenade aux environs.

– As-tu déjà vu une distillerie de gentiane ? lui dit-il.

– Non, chez nous on distille le marc de raisin et la lie du vin.

– Viens donc, quand tu auras vu, tu en sauras autant que moi. Si je ne marche pas un peu ce soir, je perdrai infailliblement l'usage de mes jambes.

L'air était doux et calme, la neige fondait rapidement, les chemins étaient presque impraticables. Ils marchèrent longtemps dans les flaques et les fondrières, où ils trébuchaient à chaque pas à cause de l'obscurité. Une lumière apparut derrière les sapins, et ils se trouvèrent devant une maison de chétive apparence, dont les abords négligés avaient un aspect sordide. Des racines de gentiane, qui avaient passé à l'alambic, étaient jetées

ça et là comme d'ignobles immondices. On entendait dans l'intérieur des chants et des cris sauvages. Après avoir suivi un corridor étroit dallé de pierres inégales, ils entrèrent sans heurter dans une grande cuisine, où deux maigres chandelles éclairaient un étrange tableau. Au centre, un alambic en activité était installé sur un fourneau de maçonnerie ; le serpentin, immergé dans une cuve pleine d'eau, versait un filet de liquide fumant dans un vase de terre. Une odeur alcoolique, mêlée d'un arôme désagréable, régnait dans toute la maison et vous prenait à la gorge. Autour du fourneau allait et venait un petit homme à barbe grise, à figure de satyre, boiteux, crochu, au sourire malin, au regard rusé, qui paraissait être le génie de cet antre mystérieux. D'énormes tonneaux, debout sur leur fond, s'alignaient autour de la pièce ; ils renfermaient, finement hachées, les racines de gentiane en fermentation ; c'est là qu'on puisait pour alimenter l'alambic. Quelques hommes en blouse, à figure sinistre, la pipe aux dents, assis à une table, jouaient aux cartes et consommaient les produits frelatés de cette fabrication interlope. Leurs voix rauques et avinées retentissaient lugubrement dans le canal de la vaste cheminée de bois, où la fumée montait en légères spirales. Le peintre flamand Adrien Brauwer eût tressailli d'aise à la vue de cette scène et de son cadre si digne de son pinceau.

– Moi je te dis que je l'ai vu, hurlait l'un de ces sacripants, vu comme je te vois. Il crachait du feu et le lançait jusque sur le foin où nous étions couchés.

– Et le foin ne brûlait pas ? reprenait un autre.

– Non, ce feu ne brûlait pas, il sortait en sifflant de la bouche de l'esprit et éclairait toute la grange d'une flamme bleue qui sentait le soufre.

– Va te promener avec tes histoires de sorcières. Je te dis qu'il n'y a pas de sorcières.

– Comment, pas de sorcières dans la maison d’un pendu ? N’est-ce pas ici que le vieux Grippard s’est pendu à son fourneau ? Tu ne sais donc pas qu’il y revient, et souvent. Et ces faux monnayeurs qu’on y a pincés dans le temps ? Et ces *jeux* qu’on racontait autrefois : les vaches détachées au milieu de la nuit, en hiver, courant sur la neige ; les portes enfoncées, les fenêtres brisées, les seilles renversées, sans qu’on vît personne... ; ce n’est rien, cela, hein ?

Henri ouvrait de grands yeux à l’ouïe de ces discours. Il aurait cru à une plaisanterie sans l’énergie sauvage empreinte sur la figure de ces hommes.

– Tu vois ici d’assez jolis exemplaires de contrebandiers, dit Virgile à voix basse ; étudie-les attentivement pour le cas où tu serais disposé à en empailler quelques-uns.

– Tu m’embêtes, avec tes revenants et tes esprits, disait une voix ; jamais personne ne les a vus.

– Quand je te dis que je l’ai vu, vociférait l’autre, nous étions plusieurs pour le voir ; dans notre *déguille* nous avons ouvert la porte de la grange pour nous échapper, mais l’esprit était debout comme un homme de feu nous barrant le passage avec ses grands bras étendus. Alors nous sommes rentrés dans la grange en fermant les portes, nous nous sommes enfoncés dans le foin sans dire mot jusqu’au matin ; au petit jour nous sommes sortis, mais sans découvrir une trace de cette apparition.

– N’était-ce pas l’automne dernier au *Creux-de-l’Écoine* ? dit Virgile avec calme.

– Oui, pourquoi ?

– Après avoir aidé au déménagement d’Isaac Bauer, vous étiez tous couchés dans la grange, sur le foin, continua Virgile ; c’est alors que vous avez vu l’esprit jeter du feu en sifflant ?

– Oui, en effet.

– Eh bien ! c'est moi qui étais l'esprit.

La plupart de ces hommes se levèrent et prirent une attitude hostile, mais Virgile n'eut pas l'air de s'en soucier.

– Ah ça ! dit l'un, avez-vous l'intention de vous moquer de nous, mon petit monsieur Robert ?

– Pas le moins du monde, seulement je tiens à vous donner une explication qui vous amusera. Ce soir-là, mon domestique et moi revenions des Convers ; nous avions aperçu dans la forêt des troncs exploités dans la journée ; plusieurs étaient pourris et très lumineux ; sachant que vous étiez couchés dans la grange, nous eûmes l'idée de fabriquer avec ces troncs une figure humaine avec les bras étendus ; nous la plantâmes devant la porte de la grange ; puis, nous introduisant auprès de vous par une fenêtre, à l'aide d'une échelle, nous réussîmes à vous lancer du bois pourri, qui produisait l'effet de fusées d'artifice, en accompagnant chaque poignée d'un grand coup de sifflet. C'est alors que vous avez ouvert la porte et que vous trouvant face à face avec notre diable qui brillait comme une lanterne, vous eûtes une si grande frayeur. Nous nous sauvâmes en emportant notre esprit dans la forêt où il fut mis en pièces.

– Tu as menti comme un chien, dit l'un de ces hommes en sautant à la gorge de Virgile.

Celui-ci fit un saut de côté en allongeant à son assaillant un vigoureux coup de poing qui l'envoya rouler sur un monceau de racines de gentiane.

– Henri, ouvre la fenêtre, vite, vite.

Cet ordre exécuté sans retard, nos deux amis sautèrent dans la campagne, où ils furent suivis par une grêle de projectiles, bûches, bouteilles et autres qui ne les atteignirent pas, et

par une tempête d'injures qui se perdirent bientôt dans l'éloignement.

– Sais-tu que ces malandrins nous auraient assommés si nous n'avions pas battu en retraite ? dit Virgile en reprenant haleine.

– J'ai un peu honte d'avoir pris la fuite sans pouvoir donner un atout à celui qui voulait t'étrangler.

– Allons donc, je parie qu'ils se rossent entre eux pour se consoler de notre départ et qu'ils mettent en pièce la cahute de ce vieux singe de Théodore, en attendant de faire un mauvais coup cette nuit.

– Comment, un mauvais coup ?

– De contrebande, quoi ! Un tonneau d'esprit-de-vin, par exemple, ou d'eau-de-vie, avec lequel ils franchiront la frontière bernoise qui est tout près d'ici. D'un seul voyage ils peuvent gagner 100 francs, l'alcool payant par pot 3½ batz de droit d'entrée.

– Ce sont des canailles, dit Émonet avec dégoût.

– Parbleu ! Et voilà les effets des douanes, de *l'ohmgeld*, des droits d'entrée et des gabeloux.

Chemin faisant, ils passèrent chez le vieux Simon-Pierre pour avoir des nouvelles de la traque au renard du lendemain, et en régler les préparatifs.

En retournant aux Reprises, Virgile s'accorda la satisfaction de faire mille folies et de jouer toute sorte de mauvais tours aux habitants des fermes près desquelles il passait. Un traîneau fut hissé sur le faite d'un toit et il coiffa d'un grand baquet le sommet d'une cheminée. Les toits de bardeaux, fort bas, lui permettaient d'accomplir ces exercices à peu près sans danger.

Ils cheminaient depuis un moment en silence au clair de lune, lorsque Virgile, humant l'air avec attention, s'arrêta tout à coup.

– Fumes-tu ? dit-il.

– Non, pourquoi ?

– Je flaire la fumée du tabac ; quelqu'un est caché là, dit-il à voix basse, en désignant un groupe d'arbres et de broussailles à vingt ou trente pas de distance.

– Pas si haut, monsieur Robert, dit tout à coup une voix rauque qui les fit tressaillir.

– Ah ! c'est vous, brigadier, que faites-vous de bon par là ?

– On fume la pipe dans l'exercice de ses fonctions.

– Les renards ont le nez fin, je vous ai éventé à cinquante pas.

– C'est bien, merci de l'avis.

– Ne craignez-vous pas de geler ?

– Je ne crains que les langues trop longues ! Si le gibier passe, il nous réchauffera.

– Allons, bonne chance, brigadier de mon cœur, et bonne nuit. – Voilà les gabeloux en campagne, continua Virgile, gare aux contrebandiers !

XI

Le cousin Hippolyte.

En rentrant à la maison, ils trouvèrent au milieu de la famille un personnage qui déplut à Émonet par ses façons à l'égard de Marie. Assis près d'elle, il la contemplait avec des yeux de chouette, lui baisait les mains et lui roucoulait, en grasseyant, des madrigaux qui sentaient d'une lieue les devises à l'usage des confiseurs. Ces familiarités à l'adresse d'une personne qu'il se plaisait à considérer comme sienne, portèrent peu à peu Henri Émonet au paroxysme de la rage. Pour la première fois, il sentait en lui le démon de la jalousie, et sa nature, naguère si pleine de mansuétude, en était complètement bouleversée. Les sourcils froncés, la bouche crispée, le menton relevé, il foudroyait son rival de regards fulgurants et serrait convulsivement dans sa poche un maître couteau affilé comme un rasoir. Ouvrir avec cette lame formidable une entaille modèle dans le ventre de cet inconnu, eût été pour lui un acte de haute justice. Heureusement, l'abat-jour du quinquet mettait sa figure dans l'ombre et personne ne remarqua son jeu muet et ses airs de possédé.

— Non, il ne faut jamais, disait le père Tite de sa voix calme et sympathique, il ne faut jamais surmener les chevaux ; ce sont des bêtes si généreuses qu'elles ne refusent aucun effort, quand elles vous aiment ; lorsqu'on exige trop de leur part, on s'expose

à les perdre, comme cela m'est arrivé en 1814. Les Autrichiens traversaient notre pays pour entrer en France ; leurs fourgons et leurs bagages exigeaient une masse de chevaux que le gouvernement avait dû obtenir par réquisition. J'étais jeune alors ; je pris nos chevaux, deux excellentes bêtes des Franches-Montagnes et je descendis à Neuchâtel. On logea mon attelage ainsi que des centaines d'autres dans des baraques construites aux travaux publics de la ville. Après un ou deux jours d'attente, on me dirigea sur la Chaux-du-Milieu et les Verrières avec un convoi escorté par des vauriens de cavaliers, dont les officiers nous administraient sur les épaules de grands coups de canne. Pendant la route, ils trouvèrent moyen de me dérober ma montre et les couvertures de mes chevaux. On arriva aux Verrières pendant la nuit. C'était l'hiver, il faisait un froid terrible ; l'officier entra dans une auberge pour se réchauffer. Je profitai de son absence pour donner une double ration d'avoine et un pot de vin à mes bêtes ; puis, quand elles eurent mangé, je les détalai et, sautant sur mon cheval de main, je partis au galop sur la neige *portante*. Les hussards me tirèrent plusieurs coups de carabine et me poursuivirent, mais je m'en inquiétais peu, mes chevaux valaient mieux que les leurs. Ce fut une course furieuse à travers la campagne, sans suivre de route tracée, franchissant les fossés, les murs, les barrières. Je laissai de côté la Chaux-du-Milieu où était le quartier général du prince de Lichtenstein, j'évitai le Locle, enfilai les *Crosettes* et arrivai ici au petit jour sans avoir rencontré personne ; les hussards avaient fini par comprendre que leur poursuite était inutile. Eh bien ! malgré tous les soins que je donnai à mes chevaux, j'en perdis un, celui que j'aimais le mieux. Mais voilà dix heures qui sonnent, femme, donne-nous un petit verre de liqueur, puis chacun ira se coucher. On versa du cognac, à propos duquel l'inconnu trouva moyen de dire à Marie, en lui baisant la main, que, servie par elle, la plus modeste gentiane se transformait en *parfait-amour*.

Émonet avait saisi une chaise, prêt à lui fracasser le crâne.

– Ah ça, dit Virgile, je crois que tu fais des équilibres ce soir.

– En effet, dit, Henri, tenant toujours sa chaise en l’air, je fais des équilibres... pour ma santé... je suis sujet à des crises...

– Est-il toqué, cet *inquilin* ? dit l’inconnu à Marie en se frappant le front avec le pouce.

– Je crois que vous feriez bien de partir, cousin Hippolyte, les chemins sont mauvais.

– Oui, dit Henri d’une voix étrange, je crois que vous feriez bien de partir, monsieur Hippolyte ; désirez-vous que je vous accompagne, cher Monsieur Hyppolyte ? ajouta-t-il, les dents serrées et les yeux étincelants.

Au lieu de répondre, l’autre plein d’épouvante, détala sans regarder en arrière, et longtemps on entendit sa course précipitée sur la neige humide.

– Qu’as-tu donc ? dit Virgile à son ami, en montant l’escalier.

– Veux-tu avoir l’obligeance de me dire qui est cet homme et ce qu’il vient faire ici ?

– C’est mon cousin Hippolyte DuBochat, l’amoureux de ma sœur.

L’amoureux de Marie ! Henri était foudroyé... il marchait sans rien dire, vacillant comme un homme ivre. Arrivé à la porte de sa chambre, il se retourna avec un sourire effrayant.

– Est-ce qu’elle l’aime ? dit-il d’une voix étranglée.

– Ma foi, c’est possible. Mais le cœur des femme est un abîme dans lequel le plus fin ne voit goutte.

Cinq minutes plus tard, Virgile dormait du sommeil des justes. Quant à Émonet, il faisait peine à voir. Il allait et venait

dans sa chambre comme un désespéré. Ce premier orage qui assaillait sa vie le prenait au dépourvu. À cette heure, son avenir se résumait dans une question dont la solution le remplissait d'épouvante. L'aime-t-elle ? est-il possible qu'elle aime cet homme ? Puis il se rappelait la réflexion désolante faite avec tant d'indifférence par son ami : « le cœur des femmes est un abîme ! » Ces créatures si séduisantes seraient-elles en dehors des lois de la logique et le caprice seul serait-il la règle de leur conduite ? Tout son être se révoltait à cette idée. – Mais qu'est-ce que la logique, à mon sens ? se demandait-il, si ce n'est la préférence dont je serais l'objet de sa part et que je ne mérite peut-être pas ; car qui sait si cet homme, qui me paraît absurde, grâce à la jalousie qui m'aveugle, ne m'est pas supérieur ? Alors, il s'abîmait dans le sentiment de son indignité ; il voulait se retirer de cette lutte ; il maudissait son voyage, son ami qui le lui avait proposé ; il se maudissait lui-même et prenait la résolution de partir le lendemain. Il lui arrivait aussi de rire avec amertume de sa position actuelle. – Ne voilà-t-il pas un homme digne d'être cité comme modèle ? un homme raisonnable, judicieux et intelligent, qui perd la tête ni plus ni moins qu'un imbécile, parce qu'il plaît à une petite fille de lui préférer son cousin Hippolyte ! Oh ! le cousin Hippolyte !... c'est trop fort ! « belle Marie, répétait-il, la modeste gentiane versée par votre main divine, se transforme en *parfait-amour* ! » Et le pauvre Henri pleurait de rage, après avoir ri aux éclats.

XII

Les contrebandiers

On le voit, il était en train de passer une nuit déplorable. Il essaya de se coucher, mais une fièvre ardente s'empara de lui, son sang battait à ses tempes à lui donner le vertige. Il se leva, s'habilla, et s'approchant de la fenêtre, resta debout, regardant au dehors cette campagne neigeuse éclairée par la lune et assombrie çà et là par les sapins de quelque maigre forêt. Un silence plein de mystère planait sur ce désert où les forces de la nature semblaient régner en maîtresses et lui imprimer un cachet de désolation. La poésie austère dont ces montagnes lui paraissaient revêtues peu d'heures auparavant avait disparu. Il en était arrivé à envier l'insouciance de ces gendarmes bernois qui, bien emmitouflés dans leur capote, et le doigt sur la détente de leur fusil double, comptaient les heures au sein de ce fourré sur lequel ses yeux s'attachaient avec obstination.

Soudain, il crut voir quelque chose remuer sur la neige à la lisière de la forêt ; quelques hommes, tirant un traîneau, cherchaient à franchir le mur de pierres sèches formant la frontière. Le passage effectué, l'un d'eux se détacha du groupe et suivit le sentier près duquel était l'embuscade. C'était sans doute un éclaireur envoyé en avant pour surveiller la contrée et pour signaler les dangers. Il s'en allait tranquillement, les mains dans les poches, la canne sous l'aisselle, fumant sa pipe comme un

honnête bourgeois qui s'achemine du côté du logis. Au bout d'un quart d'heure, on entendit dans le lointain le faible aboiement d'un renard, auquel il fut répondu de la même façon. C'était un signal. À peine fut-il donné, que le traîneau s'ébranla et se dirigea du côté de l'embuscade des gendarmes bernois ; deux hommes étaient attelés en avant, un autre poussait derrière.

Émonet, pressentant une trahison, ouvrit son guichet, et écouta attentivement. Des éclats de voix troublèrent le silence de la nuit et furent suivis de deux coups de feu dont il vit les éclairs.

– Ah ! sacrebleu, dit Virgile en s'éveillant, voilà nos individus qui se canardent ! Entends-tu ? c'est une bataille. – Et il courut à la fenêtre. – Ah ! ma foi, le brigadier n'a pas perdu sa nuit, c'est un rude compère que ce brigadier. Diable ! diable ! en voilà un qui court vers le mur de notre frontière ; peut-être est-il blessé. Il faut voir cela.

Pendant qu'il s'habillait en hâte, cherchant et confondant ses vêtements, comme il arrive toujours en pareil cas, le régulateur de Tite Robert sonna une heure. Le timbre résonna dans la maison silencieuse avec un bruit funèbre. Sur les pas de Virgile qui, à peine vêtu, s'élançait au dehors, Henri s'en allait comme un somnambule. En cet instant, deux hommes, courant à perdre haleine, franchirent le mur, qui croula sous leur poids, puis sans s'arrêter, se dirigèrent du côté de la forêt.

– Voulez-vous bien ramasser votre camarade, tas de canailles que vous êtes, cria Virgile. Voyez-vous, ils ne m'écoutent pas, les brigands !

Alors on vit une chose terrible : un individu se dressa de l'autre côté du mur ; mais ne pouvant l'enjamber, il s'affaissa, la tête et le buste tombant d'un côté et les jambes restant de l'autre. En un clin d'œil, la neige qu'il touchait devint rouge ; on entendait sa respiration haletante comme un râle d'agonie.

Henri, sortant de sa torpeur, bondit vers le blessé, l'enleva d'un bras robuste et voulut le porter à la maison.

– Pas de çà, dit Virgile ; si nous introduisons ces gueux sous notre toit, on nous accusera d'être complices de leurs méfaits.

– Je ne peux pourtant pas laisser mourir cet homme ; il perd tout son sang, fit Henri en examinant son blessé.

– Monsieur Émonet, dit la voix douce de Marie qui avait ouvert une fenêtre, faites le tour de la maison et portez-le dans l'écurie, je vais vous rejoindre ; et toi, Virgile, cours vers les gendarmes t'informer de ce qui s'est passé, comme si tu n'avais rien vu.

– Pas mal trouvé, dit Virgile ; je crois que la plus bête des femmes aurait encore, dans l'occasion, plus d'esprit que nous.

Cette réflexion judicieuse étant faite, il eut bientôt rejoint les gabelous qui se disposaient à emmener leur prise.

– Quel vacarme vous avez fait, seigneur brigadier ! on aurait dit une noce à grand orchestre. J'espère pourtant que vous n'avez tiré qu'à poudre.

– Nous avons d'abord tiré en l'air, en manière d'avertissement après sommation, mais quand ces vauriens armés sont venus sur nous, on leur a craché des chevrotines dans les jambes.

– Faites excuse, brigadier, dit le second gendarme ; il y en a-t-un qui m'a porté un coup de bâton pour attenter-z-à ma vie, alorse je te lui ai flanqué z'un atout de ma crosse, lequel a-t-eu pour effet de lui confisquer son fusil et de le mettre hors d'état de perpétrer son crime.

On voit que la rédaction fréquente des procès-verbaux et autre factums de corps de garde avait donné à cet honnête fonc-

tionnaire un certain vernis de littérature dont il aimait à se parer avec complaisance.

– Assez causé, dit le chef ; pour lors on va procéder à la mise en sûreté du corps du délit et s'accorder les douceurs d'une *pincée* de sommeil.

– N'empêche que vous avez fait une riche capture, dit Virgile, et qu'on peut dire de vous que la fortune vient se poser au bout de votre fusil.

– On fait ce qu'on peut pour maintenir le respect de la loi. D'ailleurs, les nuits se suivent mais ne se ressemblent pas !

Ce proverbe, inventé par la sagesse des gabelous, dit d'un ton prophétique, il fit atteler au traîneau son subordonné, s'installa derrière pour donner un coup d'épaule dans les mauvais pas, et le véhicule disparut dans les pâturages qui conduisent à la Cibourg.

Quant à Émonet, il avait transporté avec peine le blessé dans l'écurie, l'avait étendu sur la paille et, avec le secours de Marie qui avait une lanterne sourde et s'était munie de sels, cherchait à le faire revenir de son évanouissement. La première émotion dissipée, Henri n'avait eu qu'un désir, mais un désir devant lequel tout s'effaçait, c'était d'interroger Marie sur les liens qui pouvaient exister entre elle et son cousin Hippolyte. La difficulté était de poser la question. L'angoisse, la honte le tenaient à la gorge, mais il sentait qu'il fallait profiter de ce tête-à-tête providentiel. Jetant sur Marie un regard effaré :

– Votre cousin Hippolyte... l'ai... l'aimez-vous ? dit-il d'une voix enrouée.

La jeune fille rougit, puis devint affreusement pâle.

– Calmez-vous, dit-elle, nous parlerons plus tard de tout cela, mais, je vous en prie, pas ici.

Émonet, tiraillant sa cravate, pour maintenir le jeu de sa respiration, fit quelques pas dans l'écurie comme un homme ivre, puis, prenant son parti se dirigea vers la porte en disant :

– Comme il vous plaira. Adieu ! Quant à mes effets, Virgile me les enverra.

Marie, qui était penchée sur le blessé, dont elle humectait les tempes avec du vinaigre, se leva soudain et d'un bond fut près d'Émonet qui s'en allait d'un pas résolu :

– Monsieur Henri, ne faites pas cela, je vous en conjure. Que dirait mon père ? – Et comme il continuait son chemin en faisant des gestes de désespoir – Écoutez-moi donc, ajouta-elle, je n'aime pas mon cousin.

Ce fut dit d'une voix basse et presque inarticulée.

– Ah ! Dieu vous bénisse pour cette parole.

– Venez, vite, vite, voici mon frère.

Et ils reprirent leur place auprès du blessé.

– Comment, dit Virgile, ce particulier est encore en *morphose* ! Vous allez voir comme je vas lui faire remuer les pattes.

Fouillant dans les poches du contrebandier, il eut bientôt trouvé une gourde qu'il déboucha.

– J'en étais sûr, continua-t-il, c'est de la *blanche*.

En ouvrant de force les dents du moribond, il lui versa l'eau-de-vie dans la bouche. À peine le liquide favori eut-il atteint la région du gosier que celui-ci, fidèle à une longue habitude, se mit à fonctionner avec une régularité parfaite. Un instant après, le blessé ouvrit les yeux.

– Tiens, dit Virgile, en faisant un pas en arrière, je le reconnais, c'est Destourbes, celui qui voulait m'assommer ce soir dans la distillerie.

Se voyant reconnu, le blessé fit la grimace et referma les yeux.

– Ne recommence pas à faire le mort, dit Virgile ; nous voulons bien te *rattacher* l'épaule, mais dès que tu seras pansé tu fileras et vivement.

Puis se tournant vers sa sœur :

– Va seulement te coucher, nous pouvons faire seuls.

Lorsque Marie fut sortie, on découvrit les blessures de Destourbes qui n'avais pas moins d'une demi-douzaine de gros plombs dans le bras et dans l'épaule. Les deux amis appliquèrent de l'amadou sur les plaies pour arrêter le sang qui ruisselait encore ; ils consolidèrent le tout avec des bandes, dont Virgile avait dans sa chambre une provision pour laver son fusil ; puis aidant ce malheureux à se lever, ils le mirent sur ses pieds et le conduisirent vers la porte.

– Maintenant que tes boutons sont bouchés tu vas avaler une ration d'eau de vie pour te donner du cœur, et reprendre seul le chemin de ton repaire, puisque tes camarades t'ont abandonné. Quel métier vous faites ! Cela finira par le *Schalwerck*.

L'homme s'en alla d'un air farouche, sans dire mot, et nos amis regagnèrent leurs chambres, où ils s'endormirent tranquilles, après avoir vu deux individus sortir d'un buisson, s'approcher du blessé et l'aider dans sa marche mal affermie.

XIII

La traque.

Aux premières lueurs de l'aube, les sons rauques d'une corne de chasse firent tressaillir sous leur couverture nos jeunes gens encore endormis. C'était le vieux Simon-Pierre, en grand équipage de chasse, qui donnait le signal du départ. Il portait sur son éternelle blouse bleue un immense carnier de cuir brun, vaste récipient où deux lièvres pouvaient tenir à l'aise ; deux larges bretelles, ornées de boucles de cuivre, suspendaient aux épaules ce meuble antique, où des hécatombes de gibier avaient laissé maintes traces de sang, ainsi que des flocons de poils et de plumes. Sur le carnier flottait, au bout d'un cordon vert, la grande corne de bœuf servant de trompe de chasse ; sous son bras était passé un long fusil, à double canon noir, dont les batteries à silex étaient restées pures de toute transformation. Comme d'ordinaire, il marchait presque à quatre pattes, tant son dos était courbé, mais ses pas étaient si rapides qu'il semblait courir, et ses jarrets de fer lassaient bientôt les hommes les plus agiles. Il était accompagné d'une demi-douzaine de joyeux lurons, aux larges épaules, aux traits accusés, à la barbiche inculte, qui, le feutre gris sur l'oreille, la pipe de racine au coin de la bouche, le fusil suspendu à l'épaule par la bretelle, échangeaient entre eux de gais propos et se promettaient d'assaillir les retardataires par un feu croisé de quolibets.

Ces gars étaient la fine fleur des pois des chasseurs de la contrée ; robustes, vigoureux, excellents tireurs, rien ne les arrêtait, ni le froid, ni la pluie, ni la neige ; une fois en chasse, il fallait les voir à l'œuvre. Ce qu'ils déployaient d'activité, de pénétration, de finesse, on peut se l'imaginer ; toutes leurs manœuvres étaient dictées par les combinaisons d'une stratégie savante, fondée sur une connaissance approfondie des mœurs des animaux sauvages et de leurs instincts les plus secrets. – Mais leur maître à tous était Simon-Pierre, et ils en convenaient avec candeur. S'ils avaient le goût et l'intelligence de la chasse, ce vieux débris d'un autre âge en avait la divination et le génie ; c'était cette passion qui entretenait la vitalité et l'énergie de la jeunesse dans ce corps qui s'écroulait sous le poids des ans.

C'était plaisir de chasser en pareille compagnie ; on était sûr de la fidélité de ses camarades, chacun se faisait une loi d'obéir au plan concerté d'avance et aux ordres donnés ; jamais les séductions de la bouteille ne se jetaient à la traverse pour corrompre le plaisir et provoquer le mécontentement et les querelles.

– Comment, s'empressa de dire le vieux lorsque Virgile, tout équipé, vint le saluer, tu ne prends pas ton chien ? Je n'ai pas emmené mes *courants* pour ne pas organiser une chasse en règle avant la traque ; ne crois-tu pas, pour finir la saison de chasse, qu'on pourrait tirer en chemin un lièvre à l'arrêt ? Al-lons, Virgile, cours chercher Médor.

Au moment de rentrer dans la maison, Virgile se retourna pour inviter ses compagnons à entrer :

– Venez prendre un petit verre ou une tasse de café chaud.

– Non, non, c'est fait. À propos, et ton garçon du Vignoble, est-il encore dans la plume ?... Tout beau, doucement, à bas..., diable de chien ! ouf !

Et le pauvre Simon-Pierre étendu tout de son long dans la neige, empêtré dans son carnier, dans son fusil, faisait de vains efforts pour se relever.

C'était Médor qui avait commis ce méfait. Ivre de joie en voyant son maître lui ouvrir la porte et l'appeler, il s'était précipité dehors en poussant de terribles hurlements ; mais en apercevant les chasseurs avec leurs fusils, sa joie était devenue du délire, et redoublant de gambades effrénées, il avait d'abord sauté sur le dos courbé du Nestor, puis reprenant du champ et revenant sur lui à pleine carrière, il lui avait *fauché* les deux jambes et l'avait renversé, comme une quille atteinte par la boule d'un joueur vigoureux. Virgile remit le vieux en équilibre, corrigea son chien qui fut tenu en laisse, et Henri Émonet ayant rejoint la troupe, celle-ci s'achemina du côté des Convers.

– Si ton *brutal* ne nous lance pas un lièvre dans une demi-heure, dit Simon-Pierre, en examinant les traces qui se croisaient sur la neige fondante, on lui allongera les oreilles et on l'enverra dans un pensionnat de demoiselles pour lui enseigner les belles manières.

– Il lui manque un *casernement* avec une compagnie de carabiniers, dit Virgile ; six semaines à Colombier en feraient un modèle.

– Avec l'artillerie, à la bonne heure, dit un solide gaillard à la barbe rousse qui n'avait pas encore prononcé un mot ; les carabiniers achèveraient de le corrompre.

Ils cheminaient à la file en suivant un sentier en zigzag qui descendait dans le fond du val. L'air était doux et calme, le ciel gris ; de temps à autre un léger souffle du nord-ouest faisait onduler les branches les plus grêles des sapins ; tout annonçait un changement dans l'état de l'atmosphère, et le moment ne pouvait être mieux choisi pour se mettre en chasse. C'était une de ces journées où il fait bon profiter de sa liberté pour s'ébattre dans la campagne, lorsqu'on sent la jeunesse, la santé, la vi-

gueur courir dans les veines et délier les articulations. Toutes ces influences ne tardèrent pas à agir sur Émonet et le tirèrent enfin des préoccupations où les scènes de la nuit l'avaient plongé. La gaîté et l'insouciance de ses compagnons étaient contagieuses ; il se sentit transformé lorsqu'il entendit la voix de Simon-Pierre à la tête de la colonne :

– Par ici, Virgile, avec ton *sacre* : si ma piste est bonne, il y a du *poil* sous ce *sapelot*¹⁰.

On se rangea en demi-cercle, Médor fut détaché, et on le dirigea vers l'endroit désigné. L'honnête animal s'avança le nez au vent, remua la queue d'un air significatif, puis tomba en arrêt, le museau sur le petit sapin à demi couvert de neige. Rien ne bougeait ; chacun retenait son haleine.

– Jeune homme du lac, dit une voix, vous êtes notre hôte, à vous les honneurs ! Expédiez-nous ce lièvre promptement.

Émonet fit quelques pas avec précaution, le fusil prêt à faire feu. Le chien restait immobile ; seul un frémissement qui parcourait son corps comme une onde électrique trahissait en lui la présence de la vie. Impatienté par cette longue attente, Émonet appuya son pied sur la croûte de neige qui formait sur l'arbrisseau une calotte épaisse. À peine l'eut-il effleurée que cette calotte vola en éclats, et du milieu des débris jaillit une sorte de projectile brun, qui se dirigea, en faisant un contour, vers les hauteurs, avec une vitesse sans pareille.

C'était un lièvre énorme. Henri, presque renversé par le choc, avait manqué le fuyard de ses deux coups. Médor, aux troussees du lièvre, emboîtait le pas avec une ardeur désespérée, tandis que les chasseurs riaient à gorge déployée du bon tour auquel ils venaient d'assister.

¹⁰ Petit sapin.

– Coupe au droit, Virgile, cria Simon-Pierre en courant occuper un poste qu’il connaissait bien, tu le rencontreras au sentier du haut près du *passoir*. Virgile avait déjà disparu dans les broussailles.

– Voilà un carabinier, dit Charles-Auguste, l’homme à la barbe rousse, qui court presque aussi vite qu’un artilleur.

– Faut-il pas, dit un autre, qu’il aille secourir son chien ? ce grand monstre de bouquin serait bien capable de le dévorer.

– Peuh ! c’est une petite chasse que celle au chien d’arrêt, dit un troisième, parlez-moi du courant ; c’est ça qui fait une musique, dans les côtes, quand on en a une meute un peu *con-séquente*.

Deux coups de feu interrompirent la conversation ; ils furent suivis d’un hurlement plaintif, qui parut si grave à nos chasseurs, que, sans s’être dit un mot, ils accoururent tous en grande hâte. « Virgile, où es-tu ? » criaient-ils ; mais Virgile ne répondait pas. Enfin ils le trouvèrent, mais dans quel état ! Médor gisait tout sanglant sur la neige à côté du lièvre qui avait rendu l’âme. Virgile à genoux, tête nue, les yeux pleins de larmes, sondait d’une main tremblante les blessures de son chien.

– A-t-il du cassé ? dit Simon-Pierre en s’approchant.

– Regardez vous-même, je ne vois plus ce que je fais, j’ai tué mon chien ! il était aux talons du lièvre, je n’aurais pas dû tirer.

– Je t’ai toujours dit que ton fusil était trop court, cela fait écarquiller le plomb ; c’est bon pour les marauds ; au *jour d’aujourd’hui* en voulant tout perfectionner on gâte les *inventions* des anciens. Cependant le vieillard s’était agenouillé, tâta Médor dans tous ses membres et l’apostropha comme s’il eût pu le comprendre.

– Oh ! le méchant garçon, qui m’as grimpé sur le dos, qui m’as roulé par terre, moi qui ai connu ton arrière-grand-père, moi qui t’ai vu tout petit, qui t’ai fait rapporter ta première caille, qui ai tiré même une bécasse devant ton nez pour terminer ton éducation. Vilain ingrat, n’as-tu pas honte ?

Le chien répondait par des gémissements plaintifs qui ressemblaient à une confession de ses péchés.

– À la bonne heure, je vois que tu te repens, ne pleure pas, on te guérira si tu es sage.

– Il vous aime bien, dit Virgile, c’était une manière de vous témoigner son amitié.

– Je le sais parbleu bien, dit le vieux célibataire, mais on n’a jamais tort de gronder les chiens ; c’est comme les enfants, ils ont toujours quelque méfait sur la conscience. Il l’a échappé belle, dit-il en se relevant, la plomb l’a pris en écharpe et n’a fait que l’effleurer ; six grains sont encore dans les chairs. Viens avec moi chez Von Bourg, qui demeure ici près, nous retirerons les plombs, puis on pansera les blessures. Pendant ce temps, vous autres, vous préparerez la traque dans le bas de la côte ; lorsque vous serez prêts, vous donnerez trois coups de corne. Je serai au poste avec M. Émonet.

On se sépara ; Virgile prit le grand Médor dans ses bras et, pliant sous le faix, le porta l’espace d’un quart d’heure. Le chien, prenant au sérieux son rôle de malade, se laissait dorloter. On le coucha sur l’établi d’horloger des Von Bourg ; Simon-Pierre fixa un *migros* à son œil droit et, s’armant d’une paire de pinces, opéra le patient avec une légèreté, une dextérité, une élégance qui eussent fait honneur à un Dupuytren ou à un Nélaton. Puis, faisant un mélange d’huile, de sucre en poudre et de vin rouge dont il avait sa gourde pleine, il en appliqua des compresses sur les blessures.

– Ce remède est souverain, dit-il aux gens de la maison, il est indiqué dans la Bible. Vous aurez la bonté d'en imbiber des compresses toutes les demi-heures ; dans quelques jours il n'y paraîtra plus. *Leben Sie wohl !* On laisse ce chien sous votre bonne garde.

À peine s'étaient-ils portés sur les hauteurs boisées de la côte voisine, que la corne fit entendre trois fois sa voix sonore dans le fond du val. Alors une sorte de cataclysme sembla se produire dans l'épaisseur de la forêt.

C'était une clameur à rendre les gens sourds !

comme dit La Fontaine ; des bruits formidables de sonnailles se mêlant au grincement aigre des crécelles, aux sifflets aigus, au tonnerre des cornes, aux cris féroces qui n'avaient rien à envier au larynx des Apaches ou des Comanches sur le sentier de la guerre. C'étaient nos rudes chasseurs qui, rangés en ligne de bataille, en *ordon*, dans le langage des vendangeurs, remontaient la côte en faisant ce vacarme. Leur but était de mettre en fuite les renards qui ont l'habitude de se retirer dans les bois pour trouver un abri sec, lorsque le dégel remplit d'eau leurs tanières. Ceux-ci, chassés de leurs retraites, gagnent les hauteurs, mais ils ont à essuyer le feu des hommes postés sur leur passage. Cette battue, vrai charivari, est la *traque* des montagnards qui s'en donnent la joie lorsque les circonstances le permettent. On peut juger de l'intérêt avec lequel Émonet suivait les opérations des rabatteurs ; l'index sur la détente de son arme, il sondait les profondeurs de la forêt pour y découvrir quelque proie. Pendant longtemps rien ne remua ; seuls, quelques geais criards, quelques grives babillardes s'envolèrent à tire-d'aile vers des bocages plus tranquilles. Tout à coup les cris de « gare ! gare ! » dominèrent le charivari ; une ombre brune, glissant comme une flèche entre deux buissons, fut visible un instant, assez pour épauler et serrer la détente. Henri courut pour juger de l'effet de son coup de fusil ; le renard avait gagné la lisière du bois et ga-

lopait, indécis sur la route à prendre, lorsque soudain il bondit en l'air et retomba mort. Puis une détonation sèche et aiguë comme un coup de fouet éclata à une assez forte distance ; c'était le fusil à silex et à petit calibre de Simon-Pierre qui jetait sa note meurtrière dans le concert général.

– Laissez ça là, cria-t-il à Henri qui s'avavançait pour ramasser la bête, retournez à votre poste !

– Mais s'il n'est pas mort ?

– Soyez tranquille, ceux que je touche sont *acrasés* !

XIV

Le Charbonnier.

On fit ainsi battue sur battue ; un renard fut tué par Émonet, un autre réussit à percer la ligne des rabatteurs qui le fusillèrent l'un après l'autre à la grande joie de Simon-Pierre ; celui-ci riait sous cape en écoutant ces feux de file. Cette mésaventure piqua au vif nos chasseurs, et ils demandèrent de poursuivre l'animal qu'on avait vu se retirer dans une petite combe rocheuse où devait se trouver sa tanière. Chacun fut de cet avis, et comme la piste était visible sur la neige encore abondante dans cette anfractuosité de la montagne, la troupe fut bientôt rassemblée au pied d'un rocher à pic où s'ouvraient des crevasses assez nombreuses pour mettre nos gens dans la perplexité. Ces fissures furent explorées avec soin mais sans résultat.

– Il faudrait un basset pour nous tirer d'embarras, dit Virgile.

– En voici un, fit Simon-Pierre en se présentant ; depuis quatre-vingts ans que je marche, les jambes me sont assez rentrées dans le ventre pour que je puisse prétendre à cet honneur. Examinez cette pincée de poils ; elle était accrochée à ce buisson qui masque l'entrée d'une autre tanière ; c'est donc là qu'est notre ermite.

– Cela ne prouve rien, le poil peut être de l'an passé.

– C’est vrai, dit Simon-Pierre, mais si vous mettez le nez à l’ouverture de la *baume*¹¹, vous sentirez un fumet qui vous en apprendra plus qu’un dictionnaire.

L’un des chasseurs allongea son organe olfactif dans l’intérieur de la grotte et flaira un moment avec réflexion.

– Pur blaireau, dit-il au bout d’un moment.

– Du blaireau, çà ? cria Simon-Pierre avec indignation, mon cher Euphrase, retourne à l’école ! Faut-il être... jeune pour confondre le fumet du blaireau avec celui du renard ! Tenez, cela m’étouffe à cette distance !

Et pour purifier son nez par un parfum plus agréable, il aspira coup sur coup trois ou quatre prises de tabac.

– Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, dit Charles-Auguste en allumant une mèche soufrée qu’il fixa au bout d’une baguette et qu’il introduisit dans le trou. – Un coup d’encensoir à la face des gens leur fait toujours ouvrir la bouche. Écoutez, on entend éternuer là-dedans ! Euphrase, sais-tu distinguer la toux d’un blaireau de celle d’un renard ?

– Je ne connais en fait d’*atout* que ceux que je flanque à ceux qui prétendent se moquer de moi.

Ce mauvais calembour fit rire tout le monde.

– A-t-il de l’esprit, cet Euphrase, dit Charles-Auguste. Si tu continues, le renard ne pourra s’empêcher de te faire des compliments.

– Tu ne l’as pas encore, ton renard ; le plus sûr est de tendre une trappe à l’entrée, nous perdons notre temps ici.

¹¹ Caverne.

– Ah ! tu me défies ? Oh ! bien, tu vas voir !

Charles-Auguste eut bientôt trouvé dans la forêt une perche à laquelle il assujettit solidement un grand tire-bourre à canon qu'il avait dans son sac ; muni de cet engin, il recommença à sonder les profondeurs de la cavité.

– On n'est pas artilleur pour rien, dit-il, en tournant son arme dans ses mains comme un écouvillon, je crois que je tiens la gargousse.

Et retirant sa sonde sans effort apparent, il ramena un magnifique renard charbonnier que l'instrument avait saisi au milieu du poitrail.

– Quel brigandage ! dit Émonet avec dégoût, c'est affreux, ce que vous faites là !

– Ma foi, monsieur, on s'y prend comme on peut pour détruire cette vermine ; vous-même, vous avez dû faire de jolis trous à celui que vous avez tué. Et prenant soudain le renard par les pattes de derrière, il lui frappa la tête contre un arbre. Et de trois, dit-il en le jetant aux pieds d'Euphrase, si tu crois qu'il y en a d'autres dans le trou, tu peux aller chercher tes trappes.

Il était midi ; on résolut de faire halte pour se ravitailler ; on s'installa dans une jolie clairière inclinée au sud et dépouillée de neige, où plusieurs vieux troncs s'offraient en guise de sièges à nos chasseurs fatigués. Chacun tira de son sac quelques provisions, une gourde pleine de vin ou d'eau-de-vie, et se mit en devoir d'y faire honneur avec ce bel appétit qu'ont développé le mouvement et le bonheur de vivre. L'infatigable Simon-Pierre arriva le dernier, chargé de son renard qu'il prétendait écorcher avant de prendre son repas.

– Ah ! vous croyez que je veux m'amuser à porter ce pacha à longue queue ? Je vas l'écorcher en un tour de main.

Il prit deux clous dans son sac, les fixa dans un tronc à l'aide d'une pierre qui lui servit de marteau, y suspendit la bête par les pieds de derrière, dégaina un couteau effilé qu'il avait fabriqué lui-même avec une lime anglaise et qu'il appelait son *guenevet* ; fendit le long des quatre membres la peau qu'il en détacha avec une adresse extrême, en fit de même pour le corps qui se trouva déshabillé en moins de temps qu'il n'en faut pour décrire cette opération. Le renard tué par Henri fut expédié de même.

– Veux-tu que je fasse la toilette à ton charbonnier, pendant que les clous sont encore à l'arbre ?

– Plus tard, dit Charles-Auguste, il m'a donné assez de peine pour que je m'accorde le plaisir de voir de près le bout de son museau.

La clairière offrait alors un tableau charmant ; sur le fond sombre de la forêt, nos personnages, groupés de la façon la plus heureuse, se détachaient, éclairés par un pâle rayon de soleil glissant entre deux nuages. Au milieu du groupe pittoresque était étendu sur l'herbe maître renard, avec sa queue superbe, et sa riche fourrure fauve lavée de noir, d'où son nez pointu sortait avec toutes sortes d'allures provoquantes. Il était le point de mire de tous les convives et le thème sur lequel chacun se plaisait à broder.

– Demande donc à ta bête combien de douzaines de poules elle a dérobées depuis qu'elle sait marcher, disait l'un, chaque poil de son corps doit être le produit d'un crime.

– Je vous déclare, s'écria tout à coup le vieux Simon-Pierre, que ce renard n'est pas plus mort que moi ; il remue sans en avoir l'air, et le scélérat sera bientôt à tous les diables.

– Il paraît, maître artilleur, dit une voix, que ceux que tu assommes se portent assez bien.

– Veux-tu en faire l'expérience ? dit Charles-Auguste d'un ton aigre-doux, en remuant ses larges épaules.

– Plante ton couteau dans l'estomac de ce drôle, il rampe sournoisement comme une vipère ; dans quelques minutes il aura pris son vol.

– Allons donc, je serais curieux de le voir courir, dit Charles-Auguste ; s'il n'a pas le crâne en miettes, il doit avoir au moins la cervelle en marmelade. Tout cela ce sont les convulsions de l'agonie.

– Des contractions musculaires purement et simplement, dit Virgile, en frisant sa fine moustache. Ce monsieur tient peut-être de la grenouille ou de l'anguille. Cela devient de plus en plus intéressant.

– Tes railleries ne m'empêcheront pas de tirer de cette belle fourrure un fameux col de manteau qui fera crever d'envie les jaloux.

– Prends du moins ton fusil, dit Simon-Pierre, pour *acra-*ser ton fuyard avant qu'il soit trop loin.

– Je me garderai bien de gâter cette peau qui n'a pas un seul trou.

Alors on vit se produire une scène des plus singulières. Le renard, qui, peu à peu, avait franchi le cercle des chasseurs, rassembla lentement ses membres sous lui et parut faire un effort désespéré pour se lever. Mais ses jambes flageolèrent et parurent hors d'état de le soutenir. Après quelques essais infructueux, il retomba lourdement comme si la vie eût définitivement quitté son corps.

– Avez-vous vu cet hypocrite ? Il a pris la mesure de ses forces, dit en riant Simon-Pierre, ces tremblements de jambes, c'est de la frime. Il va partir à toute vitesse ; je déclare que je ne ferai rien pour l'en empêcher.

- Ni moi non plus, dirent les chasseurs.
- Il va s’élancer, disait l’un, attention, Charles-Auguste.
- Il ne bougera pas.
- Je parie que si.
- Je parie que non.
- Laissez-le faire.

Soudain le renard partit comme un trait et se perdit dans la forêt, avant que les chasseurs fussent revenus de leur surprise. Charles-Auguste sauta sur son fusil et tira précipitamment ses deux coups au juger dans les broussailles, mais sans effet. La partie était perdue, la pièce jouée. Il revint s’asseoir, tenant à la main son fusil encore fumant.

– Le tonnerre écrase cette vermine, dit-il en poussant un grand soupir.

Un éclat de rire général répondit à cette exclamation.

- Ce serait dommage, une si belle peau, dit l’un.
- Et qui n’a pas un trou ! dit un autre.
- C’est égal, je n’ai jamais vu un col de manteau courir si vite, dit un troisième. Avez-vous remarqué avec quelle hâte il s’éloignait de son propriétaire ?
- Si du moins le fuyard avait laissé une mèche de son poil, pour consoler ce pauvre Charles-Auguste qui l’aurait portée sur son cœur.

– Je chasse depuis soixante-cinq ans, dit Simon-Pierre, quand il put reprendre haleine, eh ! bien, je n’ai jamais rien vu de pareil.

Cependant Charles-Auguste, les sourcils froncés, chargeait son fusil sans répondre un seul mot. Bientôt les muscles de son front se détendirent, et il partit d'un éclat de rire si franc et si contagieux que la troupe entière se joignit à lui et que les échos en retentirent jusqu'à la Combe-aux-Augés, dont les rochers escarpés se dressaient à quelque distance.

– Serviteur à tout le monde, dit un personnage armé d'un fusil, qui venait d'entrer à son tour dans la clairière ; paraît qu'on est gai dans le quartier ; est-il permis de rire un peu avec vous ?

– Tiens, c'est Joël Jacot ; vous tombez juste pour dîner avec nous.

– Merci, c'est fait ; je vais rejoindre quelques amis qui poursuivent un loup du côté de Pouillerel. Ils m'ont fait prévenir en hâte et je cours au rendez-vous.

– Un loup ? dit Charles-Auguste en ajustant les capsules sur les cheminées de son fusil.

– Oui, un loup qui se promène depuis quelques jours par les Éplatures, les Crosettes et le communal de la Sagne. Émile Borle et Daniel Droz suivent ses traces depuis ce matin ; des traces toutes fraîches.

– Si vous avez besoin d'un compagnon, je suis votre homme, dit Charles-Auguste. J'ai sur le cœur une certaine histoire de renard... enfin, suffit ! je vous dirai cela plus tard !

– Mieux que cela ! venez tous, messieurs ! vous nous donnerez un bon coup de main !

– Allez bravement, mes fils, dit Simon-Pierre. Je retourne à la maison ; à quatre-vingts ans, on n'a pas le souffle assez long pour *courrater* les loups ; je laisse cela aux jeunes. Virgile, je donnerai en passant un coup d'œil à Médor.

Toutes les instances des chasseurs pour retenir le vieillard furent vaines ; il jeta son fusil sur l'épaule, et ployé en deux comme toujours, il disparut dans la forêt.

XV

Affaires de famille.

Nous avons laissé nos chasseurs partir à la poursuite d'un loup, qui leur échappa sur Pouillerel, près du *Tchapé reubia*¹² ; contrariés de cette mésaventure, ils descendirent aux *Joux-derrière* et passèrent la nuit chez Jean Gulet d'où ils ne sortirent qu'à la pointe du jour.

Après une journée fatigante et une nuit agitée, Robert et son ami usaient les dernières ressources de leurs jarrets à gagner les Reprises en soupirant après leur lit, comme le naufragé après les délices du port. Ils éprouvaient une certaine honte à être vus, dans leur équipage de chasse, un dimanche matin, et ne manquaient pas de s'effacer derrière un buisson ou un tronc d'arbre chaque fois qu'ils rencontraient des troupes de fidèles se rendant à l'église de La Chaux-de-Fonds, dont les cloches bourdonnaient sourdement le coup de neuf heures. De tout temps les habitants des *environs* ou de la banlieue ont été les auditeurs les plus assidus du service divin, et les rigueurs des plus rudes hivers n'ont jamais pu avoir raison de leur zèle.

¹² Le *chapeau oublié*, c'est le nom d'un chalet.

Enfin un bruit de grelots, bien connu, leur fit lever la tête et ils virent sur une glisse lancée à toute vitesse la bonne figure de Michaël trônant majestueusement au milieu de ses brandes de lait. Le brave garçon ne put retenir des cris de surprise et de joie en apercevant son maître ; la *Grise* elle-même, dressant les oreilles, crut devoir mêler ses hennissements au concert général.

– Dépêchez-vous de retourner aux Rebrises ; tout le monde il être bien inquiet ; on a cru qu'il être arrivé un malhère. La maison il est la tête en pas ; le goussin Hipplyte être fenu faire hier le drain ; le papa être malade, M^{lle} Marie plère, la Mädi grogne comme un mutz, c'est un gommerce du tiapel !

– Comment, mon père est malade ?

– Il dit le soufflet être cädé, quelque chose le trangle au cou et le souffle pas venir dans l'estomac.

– Mais sacrebleu, il faut chercher un médecin !

– Lui défendre absolument !

– Que diantre y a-t-il donc chez nous ? Cours au village, Michaël, fais tes commissions lestement et reviens vite, nous aurons sans doute besoin de toi.

Le robuste vacher ramassa ses guides sans répliquer, se jucha de nouveau sur son véhicule et fit prendre à la *Grise* un trot allongé. Bientôt le bruit de ses grelots se perdit dans l'éloignement.

Les paroles de Michaël avaient porté le trouble dans l'esprit d'Émonet. La présence de son rival détesté, les pleurs de Marie, l'agitation du père, tout cela ne présageait rien de bon. Son cœur se déchirait à la pensée qu'on faisait peut-être violence à la volonté de Marie et qu'on la forcerait à contracter une union mal assortie avec un homme qu'elle n'aimait pas. Pour obéir à des convenances de famille, cette aimable créature serait-elle sacri-

fiée à jamais ? Ne ferait-elle donc rien pour échapper à une aussi horrible destinée ? N'avait-elle pas compris l'amour qu'elle lui avait inspiré ? s'il pouvait avoir le moindre espoir d'être aimé, avec quel ravissement il irait la demander au père de son ami ! Mais avant de faire la moindre démarche, il fallait absolument avoir un entretien avec elle. Le pauvre garçon aurait donné sans sourciller mille pots de son vin le plus exquis et ses meilleures vignes par-dessus le marché pour pénétrer ce mystère. Cette incertitude le faisait bondir d'impatience comme s'il eût été piqué par mille aiguillons, et il hâtait le pas en cherchant d'un regard fiévreux le toit qui abritait son trésor.

– Ah çà ! lui dit Virgile, à qui en as-tu ? Depuis un moment je te vois gesticuler et grommeler comme un ministre qui prépare un sermon.

– Est-il riche, ton cousin Hippolyte ?

– Mais, pour un vieux garçon, il est fort à l'aise !

– Un vieux garçon !... Peux-tu me dire si ton père doit quelque chose à ce vieux garçon ?

– Articule sans ambages ni circonlocutions, dit Virgile en s'arrêtant et en fronçant le sourcil.

– Je voulais seulement savoir...

– Si mon père est son débiteur, s'il nous a prêté de l'argent, n'est-ce pas ? La question est un peu saugrenue, tu en conviendras, mais la réponse est facile. Non, grâce à Dieu, nous ne devons rien à cet homme.

– Merci !

– À mon tour, maintenant. Veux-tu bien m'expliquer ce qui t'engage à me faire une demande aussi singulière ?

– C'est que cet homme... je le déteste !

– Calme-toi, sapristi, et ne joue pas ainsi avec les platines de ton arme, en roulant des yeux comme si tu voulais m’assassiner !

– Mais aussi, de quel droit vient-il faire des scènes chez vous au risque de tuer ton père ?

– Et de faire pleurer ma sœur !... ta, ta, ta ! continue, mon vieux, mon pauvre vieux carabinier ! Ah ! tu en est là aussi, toi, à ton âge ?

Émonet restait debout tout interdit ; son embarras faisait pitié.

– C’est ta faute, dit-il enfin ; sans tes instances, je ne serais jamais venu m’établir dans ta famille et cela ne serait pas arrivé. Tu es l’auteur de tout le mal !

– Pour dire vrai, le mal n’est pas si grand, et je t’aimerais mille fois mieux pour mon beau-frère que cet animal d’Hippolyte qui ne se laisse guider que par le désir d’arrondir ses domaines et d’être servi gratis. Tiens, si je n’étais pas inquiet au sujet de la santé de mon père, toute cette histoire m’amuserait énormément.

– Tu fais bien de rire de mes angoisses ! j’ai la gorge serrée comme dans un étau ! Pourquoi suis-je venu dans ces montagnes ?

– Si tout cela est sérieux, je veux connaître aujourd’hui même les sentiments de ma sœur. Mais encore une fois, que diantre lui trouves-tu de particulier pour en devenir amoureux ? car tu es amoureux, hein, mon pauvre ami ?

– Je t’en prie, sois prudent et discret ; avec ta vivacité ordinaire tu pourrais tout compromettre.

– Préfères-tu t’en tirer seul ? Dis un mot, je serai muet comme un cadran d’horloge. Mais nous voici arrivés à la maison ; monte dans ta chambre, je te ferai porter à déjeuner ; pen-

dant ce temps je verrai mon père, je dirai deux mots à ma sœur et nous verrons bien s'il est impossible d'arranger les choses de manière à satisfaire tout le monde.

Émonet, débarrassé de son attirail de chasseur, vint se placer machinalement devant la fenêtre d'où il avait vu le combat des contrebandiers, et se laissa aller au courant de ses tristes pensées. Il ne remarqua pas la Mädi dans son frais costume des dimanches, avec ses chaînes d'argent, son col de velours brodé de perles et sa riche chevelure brune dont les tresses entouraient coquettement sa tête. La Mädi était une des plus belles filles de cet Oberland que le pinceau de notre compatriote Édouard Girardet a rendu célèbre. Elle tournait autour d'Émonet pour attirer son attention, sans y parvenir. Enfin, elle dut l'appeler pour l'inviter à prendre la tasse de café qu'elle avait déposée sur la table.

– Vous savez que le maître est malade, dit-elle de sa voix la plus câline, en découvrant des dents qu'une princesse eut enviées. Quelle nuit nous avons eue ! N'ai-je pas les yeux tout noirs ? S'il allait mourir, Seigneur Jésus !

– Nous n'en sommes pas là, j'espère, dit Henri d'un air distrait.

– Avez-vous déjà vu nos petits cochons ? c'est moi qui les élève. On n'a jamais rien vu de si joli ni de si intelligent. Faut-il en chercher un ? on le fera courir dans la chambre.

– Gardez-vous-en bien.

– Croyez-vous que le dernier qu'on a vendu pesait près de quatre cents livres ? c'était un de mes élèves, et j'ai eu cinq francs de gratification.

– Je le crois.

– On dit que M. Virgile a comme ça massacré Médor ?

– Oui.

– Vous ne désirez plus rien ?

– Si, un peu d'eau chaude pour me faire la barbe.

– Quel ours, fit-elle en s'éloignant ; où a-t-il les yeux, qu'il ne regarde seulement pas les gens ? Il paraît que ce sont de fières bêtes par là, du côté de Boudry.

Quelques instants après, Virgile apparut, la mine longue et l'oreille basse. Il s'appuya au poêle, bourra sa pipe en silence et finit par s'entourer d'un nuage de fumée. Une telle préoccupation était chose si extraordinaire chez notre gai montagnard, que le pauvre Émonet en tira de fâcheux pronostics.

– Comment se trouve ton père ? fit-il avec inquiétude.

– Mal, je le crois en danger. Jamais je ne l'ai vu dans une telle torpeur. Je crains une attaque d'apoplexie.

– Et tu ne cours pas chercher un médecin ?

– Oui, va t'y frotter à nos vieilles gens : ignores-tu qu'ils ne consentent à recourir au docteur que quand la mort les tient par le collet ? C'est comme les femmes, il faut renoncer à faire entrer un peu de bon sens dans leur cervelle. Tu t'imagines peut-être que j'ai pu tirer quelque chose de ma sœur et que j'ai une réponse à t'apporter. Ah ! bien oui. Aux premiers mots que j'ai prononcés, elle s'est mise à sangloter comme une folle, en me faisant signe qu'elle ne pouvait parler et que je n'avais qu'à partir. Faut-il être toqué pour aimer ce bétail-là ! Quant à ma mère, si elle s'entête, elle se prépare des regrets pour plus tard. Pour le moment, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous mettre au lit et à tâcher de dormir ; peut-être aurons-nous quelque inspiration lumineuse à notre réveil. Si l'on a besoin de nous, on sait où nous trouver.

Cela dit, il secoua les cendres de sa pipe, se jeta tout habilité sur son lit et ne tarda pas à ronfler avec la régularité d'un soufflet de forge.

La journée se passa sans autre incident ; à midi le dîner fut servi comme d'ordinaire, mais M^{me} Robert seule vint s'asseoir à table en compagnie d'Henri et de Virgile. Celui-ci avala son repas sans prononcer une parole. On sentait qu'une préoccupation pénible s'ajoutait aux préoccupations causées par l'indisposition du père, et que, dans cette famille naguère si unie, l'harmonie était troublée. On parla peu ; M^{me} Robert montrait une liberté d'esprit qui semblait étrange dans de telles circonstances ; elle s'était montée la tête et ne se laissait plus guider, comme autrefois, par les inspirations de son cœur. Elle raconta comment son mari avait été pris de vertige et d'engourdissement, et ce qu'on avait fait pour le soulager. Maintenant il respirait plus facilement et dormait depuis une heure sans fièvre ni agitation. Elle espérait que la crise était passée et que dans quelques jours le malade serait rétabli. Marie avait voulu rester auprès de lui pour veiller sur son sommeil.

Après le dîner, Virgile, sombre et rêveur, s'étendit de nouveau sur son lit, après avoir fumé une pipe et marmotté de terribles paroles contre l'aveuglement des femmes et leur satanée obstination.

Quant à Émonet, cette maison bouleversée lui pesait sur la poitrine comme un cauchemar ; il ne savait quelle contenance garder parmi des gens divisés les uns contre les autres, aussi ne songeait-il qu'à partir au plus vite, pour se réfugier dans sa vieille demeure de Boudry où sa mère comptait les heures de son absence. Il fit son sac et s'entendit avec Michaël pour avoir une place sur sa glisse le lendemain matin. Une belle pièce de dix batz de Berne et un paquet de cigares lui concilièrent les bonnes grâces de l'honnête valet. Pendant que Virgile dormait, il chaussèrent leurs raquettes et firent une pointe à travers la neige jusque chez Von Bourg, d'où ils rapportèrent Médor, qui ne savait comment témoigner sa joie lorsqu'il comprit que son exil était à son terme.

Cet exercice violent remonta le moral d'Émonet ; il apprit aussi, de son compagnon, bien des choses qui jetèrent quelque lumière sur la situation. Le cousin Hippolyte, alarmé par la présence d'un étranger auquel on faisait si bon accueil, avait demandé l'exécution immédiate d'anciennes conventions par lesquelles on lui avait accordé la main de sa cousine pour arrondir diverses propriétés que les deux familles possédaient de temps immémorial et qui faisaient leur orgueil. Marie avait demandé un délai et s'était attiré d'âpres reproches de sa mère. Alors Marie, hors d'elle-même, avait déclaré que ce mariage lui était odieux, qu'on ne pouvait sans cruauté la contraindre à épouser un homme qu'elle n'aimait pas. Le père avait pris parti pour sa fille, mais la mère, proche parente d'Hippolyte, qu'elle avait toujours favorisé, avait fait une scène violente à la suite de laquelle Tite Robert avait failli mourir. Depuis son retour, Virgile avait cherché à ramener sa mère à des sentiments plus conciliants ; mais lorsqu'il avait revendiqué la liberté pour sa sœur, il avait été repoussé avec pertes. Toutes ces choses, Michaël les tenait de la Mädi, qui avait écouté aux portes, comme la plupart des servantes ; mais il l'avait menacée d'extermination si elle s'avisait d'aller les raconter ailleurs. L'indignation de l'honnête vacher s'exprimait par de formidables jurons en dialecte bernois et par d'effrayants coups de pied lancés dans les sapelots d'où la neige dégringolait en blanches cascades.

– Elle est bonne, M^{lle} Marie, disait-il, et généreuse ; cette belle pipe garnie d'argent, c'est elle qui me l'a donnée, cette montre aussi, et chaque fois que je vais faire une visite à ma vieille mère, elle remplit un sac de tout ce qui peut lui faire plaisir, et pour cela elle sait choisir comme pas une.

Heureux de pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle, il donnait un libre cours aux sentiments de reconnaissance qui bouillonnaient en lui.

Ces discours étaient comme une musique céleste pour l'oreille d'Émonet ; il eût volontiers embrassé Michaël.

XVI

L'apoplexie.

Vers le soir, le vent se leva de nouveau et la neige se mit de la partie. Des voix lugubres pleuraient dans le toit, et se mêlaient aux craquements des charpentes, aux plaintes des volets qui grinçaient sur leurs gonds rouillés et au crépitement des flocons lancés contre les vitres. Autant l'on est heureux de se sentir en pleine sécurité dans une chambre confortable lorsque le cœur est content et l'esprit satisfait, autant ces plaintes qu'exhale la nature sont poignantes pour l'homme que l'inquiétude dévore. Émonet voulut chercher dans la lecture une distraction aux pensées qui l'obsédaient ; mais les mots n'avaient aucun sens et les lignes dansaient devant ses yeux hallucinés. Il eut recours à sa pipe, mais elle s'éteignait à chaque instant et le tabac lui semblait âcre et sans saveur. Il descendit à l'écurie où Michaël donnait au bétail les derniers soins de la journée ; l'étable était éclairée par une lanterne bien close, accrochée au mur, contrairement à l'usage établi dans bien des maisons, où la lampe toute nue se promène même dans la grange et le fenil sans souci de l'incendie, de la bourse des coassurés ou de celle de la charité publique. Après s'être occupé des vaches, Michaël pansa la *Grise*, lui donna une ration d'avoine et lui mit son harnais complet avec une couverture roulée.

– Où veux-tu courir cette nuit avec la *Grise* ? dit Émonet qui avait remarqué ces préparatifs.

– Peut-être au village chercher le médecin ; c'est M^{lle} Marie qui m'a dit en cachette de tenir le cheval prêt à partir au premier signal. Il paraît que cela ne va pas.

– Écoute, Michaël, si tu veux me faire un grand plaisir, tu ne te déshabilleras pas en te couchant ; je ferai de même, et nous pourrons nous rendre utiles dès que cela sera nécessaire.

– Oh ! merci, dit une voix douce par la porte entre-baillée ; et l'on entendit un pas léger qui s'enfuyait.

Ce mot jeté comme un soupir dans le silence de la maison rendit à Émonet toute son énergie ; il avait maintenant l'assurance que Marie acceptait ses services et il était prêt, pour lui plaire, aux plus durs sacrifices et à tous les dévouements. Excité par les émotions de la journée, il n'éprouvait aucune lassitude et le sommeil fuyait ses paupières ; sa lampe jetait une lueur paisible sur les boiseries de sa chambre, et lorsque le tonnerre de la tourmente s'apaisait quelque peu, on entendait parfois le timbre du régulateur compter lentement les heures de cette triste nuit. Tout à coup un bruit sourd comme celui d'un corps qui tombe fit trembler la maison ; il fut suivi d'un de ces cris effrayants que la voix humaine pousse dans les moments suprêmes. Des pas pressés retentirent dans l'escalier et Marie se précipita dans la chambre de son frère en bégayant :

– Virgile, notre père se meurt, au secours, au secours !

Henri accourut le premier à cet appel. Virgile, à moitié endormi, chancelait comme un homme ivre.

– Venez vite, monsieur Émonet, dit-elle.

Et, redescendant les escaliers avec la légèreté d'un oiseau, elle entraîna sur ses pas notre ami dans la chambre de ses parents, dont la porte était restée ouverte. Ce qu'il vit le navra. Tite

Robert, étendu tout de son long, la face contre terre, gisait sans mouvement sur le plancher. Sa femme, à genoux, essayait de le relever, mais n'en pouvait venir à bout. — Le vieillard, pris d'une crise nouvelle, avait voulu sortir de son lit pour respirer plus à l'aise ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il était tombé comme frappé de la foudre. — Avec l'assistance de Virgile, Henri le replaça dans son lit et chercha à le rappeler à la vie par tous les moyens en son pouvoir. Mais hélas ! que faire loin du médecin, du pharmacien, dans une maison dénuée des secours les plus indispensables, par une nuit d'hiver orageuse, alors que les communications sont périlleuses et presque impossibles ? L'habitant des villes ne se fait nulle idée de la détresse qui étreint parfois le cœur dans ces demeures champêtres, qu'il se plaît à contempler d'un œil d'envie, comme si elles étaient l'asile d'un bonheur permanent. Elles sont souvent le théâtre de drames terribles, où la mort consomme son œuvre et emporte des victimes que le médecin, appelé à temps, eût infailliblement sauvées.

Henri Émonet, sous le regard angoissé de Marie, qui s'adressait à lui comme à un libérateur, sentit ses facultés s'exalter et grandir ; il comprit qu'il touchait à un de ces moments critiques où se décide, en bien ou en mal, une phase de notre existence. Tous ses efforts tendirent dès lors à recueillir ses forces, à dominer son émotion, et à conserver intacte sa présence d'esprit. Avec la conviction de sauver le père de son amie, il eut en même temps l'intuition nette de ce qu'il devait faire pour y parvenir. La figure du malade annonçait une congestion cérébrale ; il fallait donc déplacer le sang vers les extrémités inférieures.

— Faites promptement chercher un médecin qui se pourvoira des drogues nécessaires pour un cas d'apoplexie.

Virgile courut donner des ordres, et bientôt le bruit étouffé des grelots apprit que le fidèle Michaël s'élançait au milieu des ténèbres et du péril de la tourmente pour quérir du secours.

Sur les ordres d'Émonet, on apporta de l'eau bouillante, du levain, tous les tiroirs de la maison furent retournés pour découvrir au fond d'un cornet quelques pincées de farine de moutarde ; on pratiqua des frictions énergiques sur les jambes avec du vinaigre bouillant, on y appliqua des sinapismes. La tête du malade fut soulevée avec précaution pour la dégager du sang qui s'y était amassé. L'assurance d'Émonet et le mouvement que chacun se donnait pour le seconder, donnèrent d'abord le change au douloureux effroi de Virgile ; mais lorsqu'il vit que tous leurs efforts restaient sans effet, une sorte de colère désespérée s'empara de lui, et s'adressant à sa mère, immobile de stupeur, il s'écria :

– Eh ! bien, maintenant qu'on a tué mon père, je n'ai plus rien à faire ici.

Et il se dirigea vers la porte. Pendant que Marie le retenait et le rappelait à la raison par de douces paroles et de tendres caresses, la mère, prosternée devant le lit, cachait sa tête dans les couvertures. Henri priait de toute son âme. Jamais il n'avait rien vu de si déchirant. Des frissons couraient dans ses cheveux, comme s'ils eussent voulu blanchir dans le cours de cette nuit.

– Virgile, dit-il, ne laisse pas à un étranger le soin de rappeler ton père à la vie ; viens m'aider à pratiquer une saignée, il le faut.

– Dieu du ciel ! que vas-tu faire ? une saignée ! sais-tu saigner ?

– J'ai vu faire cette opération une fois ou deux ; n'importe, je veux essayer sans retard. Vite, des bandes et une cuvette.

– Quand donc ce médecin viendra-t-il ? dit Virgile en se tordant les mains et en s'arrachant les cheveux.

– Michaël est en route depuis quinze minutes ; avec toute la diligence possible, le médecin ne sera pas ici avant une heure... ce sera trop tard.

– Sauvez mon mari ! s'écria la mère, en joignant les mains au-dessus de sa tête.

Marie avait tout préparé ; elle aida Henri à bander le bras de son père et souleva la cuvette dans ses mains tremblantes. Émonet, les sourcils froncés, serrant convulsivement la meilleure lame de son couteau, cherchait la veine et hésitait à frapper. Il sentait son cœur défaillir.

– Au nom de Dieu, allez ! lui dit Marie à voix basse, je vous aime.

Quel regard échangèrent dans ce moment d'angoisse leurs yeux baignés de larmes ! ce furent leurs fiançailles ; elles étaient solennelles.

La veine était coupée, mais, au grand étonnement d'Henri, le sang ne jaillissait pas ; il recommença les frictions avec une sorte de frénésie ; Virgile lui vint en aide. Il fallait voir ces deux hommes à l'œuvre sans échanger une parole dans la chambre silencieuse, pendant qu'au dehors mugissait la tempête qui fouettait les forêts et secouait la maison. Marie, debout près du lit, tenait un flambeau ; avec sa pâleur et son expression navrante, on l'eût prise pour le symbole de la douleur.

Au bout d'un moment apparut une goutte d'un sang noir et épais ; elle fut bientôt suivie d'une seconde ; peu à peu, il se forma un jet continu. Lorsque la veine fut fermée et le bras pansé convenablement, un faible soupir souleva la poitrine du moribond. Il ouvrit les yeux et promena un regard atone autour de lui.

– Courage, mes amis, dit Marie, nous réussirons.

Enfin le vieillard respira avec énergie ; il regarda ses enfants et sourit.

– Qu'est-il arrivé ? dit-il en articulant avec peine.

– Vous avez été un peu malade, dit Virgile avec une joie contenue ; mais cela va mieux maintenant.

– Ah ! oui, je me rappelle.

Marie ne pouvait parler, mais ses regards humides erraient de son père à Henri, et ses lèvres murmuraient une prière d'actions de grâces.

– Où est-tu, Marianne ? dit le père.

– Ici, dit M^{me} Robert en se levant et en l'entourant de ses bras.

– J'ai cru que je mourais, mais je n'ai pas souffert. Je vous ai fait bien peur, mes bons amis, et à vous aussi, dit-il en regardant Henri : c'est un triste jour que je vous ai fait passer ; mais on tâchera de vous réjouir plus tard, s'il plaît à Dieu.

– C'est lui qui t'a rappelé à la vie, dit la mère, regarde ton bras.

– Brave cœur, dit le vieillard ; donne-moi ta main, et toi aussi, Marie.

Il mit leurs mains l'une dans l'autre, et les embrassant d'un regard ineffable il dit :

– Comme cela, pour la vie ! n'est-ce pas, Marianne ?

– Eh bien ! reprit la mère, à la garde de Dieu !

– Vous voyez, mes enfants, je savais tout. C'est une noble femme que nous te donnons là, Henri ; ne l'oublie pas.

Un bruit saccadé de grelots, annonçant la course d'un cheval lancé à fond de train, retentit au dehors ; bientôt la porte s'ouvrit et l'immense Michaël, précédant le médecin, apparut couvert de neige comme un ours polaire. Lorsque, au lieu du deuil qu'il appréhendait, il vit cette paisible scène de famille,

son vieux maître bien-aimé souriant à Henri et à Marie, il ne se posséda plus de joie, et se précipitant vers la cuisine, il s'écria :

– Der Meister ist wieder g'sund !

Puis saisissant la Mädi par les épaules, il l'obligea, malgré sa résistance vigoureuse, à danser une valse insensée dans la cuisine, culbutant les seaux à lait, roulant les marmites, bousculant les chaises et les piles de bois.

Le médecin se débarrassa de sa pelisse, secoua la neige dont il était poudré, et s'approcha du malade. C'était un bel homme, de grande taille, à la figure sérieuse, un peu sévère, au regard profond et inquisiteur. Sa voix grave mais contenue avait un fond de bonté qui rassurait et donnait confiance. Il devait posséder une forte dose de courage et de dévouement pour consentir à se mettre en route par une telle nuit. Il s'informa de l'état du malade, posa des questions simples et claires et apprit, non sans surprise, la vaillante conduite d'Émonet.

– Voilà un homme intelligent et brave, dit-il ; touchez-là, mon cher, j'ai un vrai plaisir à vous serrer la main. Monsieur Robert, ce garçon vous a simplement sauvé la vie ; je n'aurais pas fait mieux. Seulement, au lieu d'un couteau de poche, j'aurais pris une lancette. Je n'ai plus maintenant qu'à vous prescrire un traitement et un régime que vous voudrez bien observer jusqu'à complète guérison. Surtout point de préoccupation pénible, d'émotion d'aucune sorte ; à votre âge, ce sont ces secousses qui fatiguent et abîment le corps. – À propos, avez-vous du fruit, madame Robert ? c'est ce qui conviendrait le mieux pour le moment.

– Non, répondit-elle avec embarras ; vous comprenez, dans cette saison...

– Celui qui me reconduira au village n'oubliera pas d'acheter des cerises ou des pruneaux secs, que l'on fera cuire pour notre malade.

– Ne vous en mettez pas en peine, dit Henri, nous avons à Boudry des fruits de toute espèce ; si j'avais écouté ma mère, je vous en aurais apporté tout un chargement. Je vais lui écrire incontinent ; elle sera bien heureuse de vous faire part de ses petites richesses.

– Je comprends, dit le docteur, vous voulez compléter la guérison que vous avez si bien commencée.

Les éloges adressés à Henri avaient pénétré jusqu'au fond du cœur de Marie ; elle était fière de son ami et répétait, se parlant à elle-même : il a sauvé mon père, ce beau fiancé qui m'appartient pour toujours !

XVII

Bonheur.

Henri et Marie voulurent rester auprès du malade le reste de la nuit. Aussi bien, dans l'état d'agitation où ils se trouvaient, ils n'auraient pu goûter un instant de sommeil. On prépara un lit pour le docteur, car le temps continuait à être si mauvais que la prudence la plus élémentaire commandait d'attendre le jour pour se mettre en route. Si Michaël avait pu trouver son chemin à travers les ténèbres et les monceaux de neige, c'était par une espèce de miracle, et la tentative ne pouvait être renouvelée sans danger.

Bientôt la maison rentra dans son calme accoutumé. Seul le balancier de la grande horloge battait les secondes avec la régularité d'une pièce de précision, et son timbre sonore chantait joyeusement les heures dans le silence de la nuit.

Nos deux amoureux, installés près du poêle, passèrent des moments bien doux. La surprise de Marie fut grande lorsqu'elle entendit raconter les mouvements de jalousie inspirés par le trop célèbre cousin Hippolyte. Henri, de son côté, fut étonné d'apprendre que Marie l'aimait avant de l'avoir vu, pour en avoir entendu parler par son frère ; c'est elle qui avait insinué l'idée de l'inviter à passer le nouvel an avec eux.

– Je crois, ajouta-t-elle, qu’il est des âmes destinées à s’aimer ; nous ne devons pas laisser échapper l’occasion de connaître l’âme sœur de la nôtre. Souvent, nous passons près du bonheur et nous le méconnaissons, aveuglés que nous sommes par des intérêts mesquins, par la défiance, la vanité, la coquetterie, ou par des préjugés ridicules. La possession de cette âme qui doit compléter la nôtre et peut-être la rendre meilleure, ne mérite-t-elle pas d’être recherchée avec courage, mais surtout avec droiture et sincérité ?

– Et moi qui devais partir ce matin à huit heures avec Michaël !

– Homme de peu de foi, j’espère que vous êtes converti pour toujours !

– Que dira ma mère ? dit Émonet en riant, elle qui a tant de préventions contre les montagnards.

– Lorsqu’elle aura vu de près ces *montagnons* tant décriés, elle changera peut-être de sentiment.

– Personne, mieux que vous, n’est capable de la faire revenir de ses préjugés. Le meilleur moyen est de vous emmener avec moi, dans nos brouillards, le plus tôt possible.

– Pas avant la complète guérison de mon père.

– D’accord, et pour contribuer à lui rendre ses forces, dès que la mauvaise saison sera passée, nous le prendrons avec nous pour lui faire respirer l’air tiède des bords du lac. Il verra nos arbres se couvrir de feuilles, de fleurs innombrables, dont le parfum et la beauté le réjouiront ; il fera connaissance avec nos vignes, nos champs, nos bois, la rivière même, car nous avons de tout cela et des points de vue splendides, sans compter les sites sauvages où l’on peut se croire au milieu des Alpes. Ma mère aura l’occasion d’utiliser les provisions de tout espèce qu’elle entasse depuis ma naissance, dans la crainte que je ne manque un jour du nécessaire.

Dès que le jour parut, Virgile se chargea de reconduire le docteur à La Chaux-de-Fonds : en passant, il savoura le malin plaisir d'annoncer au cousin Hippolyte le prochain mariage de sa sœur en le priant d'interrompre ses visites jusqu'à nouvel ordre ; lui offrant, du reste, dans le cas où la chose lui déplairait, toutes les compensations possibles. Le pauvre Hippolyte Du-Bochat pensa tomber de sa hauteur en voyant les beaux domaines qu'il convoitait lui échapper sans remède.

– Quelle perte ! s'écria-t-il après le départ de son cousin, et dire que c'est une femme qui m'a joué ce tour ! la scélérate !

XVIII

Conclusion.

Peu de jours après, Émonet regagna ses pénates et rapporta, comme cadeau de nouvel an, le portrait de sa belle fiancée. Sa mère poussa les hauts cris à l'idée d'avoir pour bru une *montagnonne* élevée dans un établi d'horloger et habituée à peindre des cadrans de montres. Jamais chose pareille ne s'était vue.

– Qu'est-ce qu'une telle mijaurée ferait à la vigne, aux champs, à la cave, au pressoir ? Ce serait la ruine de la famille, les vieilles générations des Émonet, gens expérimentés en agriculture, se retourneraient dans leurs tombes !

Mais son fils fut si éloquent, il sut si bien la persuader, que ce mariage et cette noce en perspective devinrent peu à peu dans son esprit une idée fixe, vers laquelle convergèrent toutes ses combinaisons et tous ses rêves. Bientôt, ne pouvant contenir son impatience, elle somma son fils de s'exécuter à bref délai, dans la crainte de mourir avant d'avoir été grand'mère. Elle aimait déjà de passion ses petits-fils futurs.

La noce eut lieu à Pâques ; la bonne ville de Boudry en garde encore le souvenir. On tira les mortiers, on déboucha un nombre incalculable de bouteilles de tous les crus, de tous les âges et de toutes les couleurs ; on mangea une truite d'une grosseur monstrueuse, on chanta, on dansa, on pérora, on s'atten-

drit... le dirai-je ? on se grisa bel et bien. Mains convives, parmi les plus intrépides buveurs, se trouvèrent dans leur lit sans savoir comment ils y étaient entrés.

Il fallait cela, au dire des experts, pour que la noce fût réputée complète, et pour faire honneur à l'hospitalité grandiose et traditionnelle des Émonet.

Le bonheur des époux dura plus longtemps que la noce et que la lune de miel, et ils eurent la joie d'élever des enfants qui héritèrent de leur aimable caractère, de leurs mœurs simples et de leurs solides vertus.

F I N

LE FER À GAUFRES

par

Louis Favre

Sait-on, aujourd'hui, ce que c'est qu'un fer à gaufres, cet ustensile autrefois indispensable et qu'on trouvait dans toutes les maisons un peu aisées ? Fait-on encore des gaufres ? Certains l'affirment, d'autres le nient. On prétend que les pâtissiers, fils du progrès, ont remplacé avantageusement, par des inventions subtiles, les produits d'un art primitif et rudimentaire. La question est insoluble, à moins d'en saisir le bureau fédéral de statistique, qui pourrait en faire le sujet d'une notice intéressante. Les potagers, ou les fourneaux, qui réduisent la cuisine aux proportions d'une échoppe de rôtisseur de châtaignes, ont tué le fer à gaufres et ruiné une des plus joyeuses et des plus regrettables opérations de la cuisine antique.

C'était une fête chez ma grand'mère, lorsque les manches retroussées jusqu'au coude, elle préparait, dans une grande écuelle de terre rouge, la farine, la crème, les œufs, suivant une recette vénérable dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Je la vois encore, la tête couverte de son mouchoir blanc, qu'un rayon de soleil faisait resplendir comme une auréole, s'approcher avec mystère d'un certain bahut, en soulever le couvercle et en tirer avec précaution le grand fer, aux armes de la

famille. C'était une relique qui avait son histoire, sa légende, sa poésie incontestable et incontestée. Jamais fer n'avait revêtu une forme plus exquise, ni possédé des qualités aussi solides. Non seulement il était un modèle de proportions et d'ajustement, mais la lime et le burin avaient épuisé leurs ressources sur toute l'étendue de sa personne. Le fiancé d'une aïeule, depuis longtemps trépassée, avait employé six mois de sa vie à parachever ce chef-d'œuvre, et il le mit aux pieds de sa fiancée le jour où elle consentit à signer les bans. Comment dépeindre les cannelures, les arabesques, les fleurs, les reptiles et les quadrupèdes qui animaient le métal ! Loin d'obtenir ces bas-reliefs par la fonte, l'artiste s'était donné la tâche de les ciseler en plein fer, et tout cela était enlevé avec une franchise, une largeur, une grâce, qu'on n'aurait pas soupçonnées chez un simple forgeron de village. – Encore une preuve de l'influence de l'amour sur le progrès des arts. – Selon la mode du temps, outre les armes de la famille, on y voyait une devise pieuse gravée en beaux caractères romains : « DIEU TE VOIT. » – Voulait-il mettre sa future en garde contre les tentations, ou lui rappeler une vérité trop souvent oubliée ? La légende gardait le silence sur ce point délicat.

Groupés en rond autour d'un feu de bois sec, comme on n'en allume plus guère aujourd'hui, d'un feu qui brillait, semblable au soleil, dans la vaste cuisine, nous autres enfants assis au grand œuvre, le cœur rempli de douces espérances, les yeux pétillants de convoitise. Chaque acte de l'opération avait un écho dans notre âme, surtout le moment solennel où le fer, ouvrant ses mâchoires fumantes, livrait au couteau de la grand'mère une gaufre dorée, parfumée, appétissante, qui nous faisait venir l'eau à la bouche et mettait en jeu nos « mandibules et nos dents » Ce que voyant, la bonne vieille, ne consultant que son amour pour nous, s'empressait de partager l'objet de nos désirs, sans songer que sa corbeille restait vide, et que la fable du tonneau des Danaïdes devenait une réalité sur le sol neuchâtelois.

Quel temps ! c'était l'âge d'or, et cette cuisine était un monde enchanté ! Chaque meuble, chaque ustensile rappelait un souvenir consacré par une histoire qui, dans la bouche de la grand'mère, devenait un drame ou une épopée. – Un jour un lièvre, poursuivi par les chiens, avait franchi la porte et s'était jeté dans le cendrier, dont elle avait vite fermé l'ouverture. « Je l'ai tiré... par les oreilles, » disait-elle en riant, les fusils font trop de tapage. – Une autre fois, ses fils avaient amené un beau chevreuil vivant qu'ils venaient de prendre dans l'Areuse et qui tremblait de tous ses membres en voyant tant de gens autour de lui. – Sur la table on avait dépecé ce fameux sanglier tué par le grand-père après de longues nuits d'affût. – Ce trou dans la paroi était la trace d'un coup de fusil, parti par accident un jour que ses fils préparaient en hâte leurs armes pour se mettre à la poursuite d'un ours qu'ils avaient vu dans la montagne. – C'était dans ce coin qu'elle sortait le miel des ruches dont nous léchions la paille avec ardeur. – Et le four, le grand four ardent, où dans la saison, elle cuisait par vingtaine des gâteaux aux cerises, aux pruneaux, juteux, sucrés, délicats, des salées grandes comme la pleine lune, que nous engloutissions au fur et à mesure de la fabrication...

À peine hors du four, ils n'étaient déjà plus !

Aucun incident important de l'histoire de la famille n'avait trouvé le fer à gaufre inactif. Comme la *Cloche* de Schiller, il avait marqué les bons et les mauvais jours. On l'avait mis en réquisition à tous les baptêmes, à toutes les noces, et aussi aux enterrements. Un soir d'hiver, on avait rapporté mon grand-père de la forêt voisine, où la chute d'un sapin l'avait tué raide. C'est en pleurant que la grand'mère avait rempli des corbeilles de gaufres destinées à être offertes aux parents accourus pour les funérailles qui la laissaient veuve avec sept enfants en bas âge. – Plus tard, lorsque deux de ses fils étaient partis pour l'armée, elle avait préparé des gaufres pour les régaler une dernière fois, et, les yeux pleins de larmes, elle en avait bourré leur sac de sol-

dat. « Rappelez-vous que Dieu vous voit et vous garde, » leur dit-elle en les quittant, « priez-le chaque jour en pensant à maison. » – Hélas ! elle ne revit plus ces vigoureux garçons dont elle était si fière ; comme tant d'autres, ils tombèrent sur le champ de bataille et furent jetés dans la fosse commune.

À la mort de la grand'mère, la possession de ce fer, convoité par tous, alluma de véhémentes passions dans la famille ; la guerre civile fut sur le point d'éclater ; peu à peu on se fit des concessions réciproques, comme dans l'affaire du Luxembourg ; enfin on signa la paix et le fer fut tiré au sort. C'est ainsi qu'il fit son entrée dans notre maison. Il n'y demeura pas longtemps, car il nous fut volé en compagnie d'un vieux bas qui tenait lieu de la caisse d'épargne actuelle. On y cachait les modestes économies obtenues à force de prévoyance et de sagesse ; il contenait soixante louis en monnaie de toute sorte. Ce fut une catastrophe ; la chose fit grand bruit, mais les recherches de la justice restèrent inutiles ; l'argent et le fer ne se retrouvèrent pas. En vain on nous conseilla d'avoir recours à la somnambule, ou de faire tirer des cartes par une vieille sorcière douée de seconde vue ; mes parents tinrent ferme. Ils répugnaient à employer des moyens occultes à l'égard d'un objet sur lequel le nom de Dieu était gravé. Vingt ans s'écoulèrent sans apporter aucun indice, mais dans la famille le fer n'était pas oublié ; la tradition restait intacte. Enfin un événement imprévu nous fit connaître l'auteur du larcin.

Il y avait dans le voisinage un vieux garçon, nommé Griffon, qui vivait seul dans une méchante mesure, où il travaillait de son métier de cordonnier. C'était un être envieux, jaloux, avide, venimeux, maugréant contre les riches et tout ceux qui possédaient quelque chose, lui qui ne soupirait qu'après le moment où il pourrait posséder. Il ne disait pas : « le capital est l'ennemi du travail », ces formules étaient encore inconnues, il avait des façons moins savantes pour exprimer ses pensées. Travailleur acharné, dur à la fatigue, n'accordant à son corps que le strict nécessaire, côtoyant les limites de l'honnêteté non

par conscience, mais pour conserver ses pratiques, il voulait s'enrichir. Sa figure hargneuse et son attitude maussade prouvaient la vanité de ce sophisme que « le travail seul constitue la meilleure des morales, la meilleure des religions ». On ne pouvait pas dire de lui : « qui travaille prie », car il ne cessait de sacrer contre le sort qui lui avait fait une telle vie, et qui lui avait départi si peu de ce que tant d'autres avaient de trop. « Coquin de sort ! poison de sort ! bourreau de sort ! » étaient ses exclamations favorites. Au moindre accroc qui lui survenait : « pas de chance ! pas de chance ! » répétait-il tout le long de la journée, accroupi sur sa sellette, tirant bruyamment son fil et mordant de rage les soies de porc qui en garnissent le bout, chaque fois qu'il en mettait la pointe dans sa bouche pour la redresser. Les enfants du village, qui aiment tant à voir travailler les cordonniers, dont ils reçoivent, avec des cris de joie, de la poix noire pour garnir leurs flèches de roseau, ou un morceau de cuir pour leur fronde, ou du ligneul pour réparer leurs bibelots, s'éloignaient de cette figure sombre à la barbe rouge et inculte, aux cheveux retombant sur le front, qui ne vous regardait que d'un œil par le coin de la visière de sa casquette plate et graisseuse.

Ses souhaits ardents furent exaucés ; il devint tout à coup fort à son aise, agrandit sa demeure sans l'embellir, prit des ouvriers, acheta des terres, et surtout prêta de l'argent aux pauvres diables dans l'embarras, qui en passaient par tout ce qu'il voulait. Alors on vit une chose étrange. Ce féroce ennemi des propriétaires devint le plus coriace, le plus impitoyable des créanciers. Ce qu'il extorquait à ses débiteurs, personne ne peut le croire. Il prenait ses repas chez eux, buvait leur vin, fumait leur tabac, leur faisait cultiver ses champs, rentrer ses récoltes, battre son cuir, fendre et porter son bois, faire ses lessives, filer sa laine et son chanvre et tricoter ses bas. Jamais baron féodal, ayant tour et tourelles, fossés, herse et mâchicoulis, droit de haute et basse justice, n'avait pareillement tyrannisé ses vassaux. Ce mauvais savetier en aurait parfois remontré au père d'Eugénie Grandet.

La crainte qu'il inspirait tenait de la fascination et domptait toutes les résistances. Dès qu'un débiteur devenait récalcitrant, ou se révoltait contre ses prétentions exorbitantes : « Bien, bien » disait-il en toussottant et en crachant, « paraît qu'on a de quoi rembourser ; pour quand donc le remboursement ? » Et il tirait de sa poche un affreux portefeuille bourré de papiers, qu'il fouillait comme un épervier fouille le ventre de sa victime pour lui dévorer les entrailles. – La vue de ce portefeuille bien connu et le mot *remboursement* qu'il prononçait avec une intonation à vous donner la chair de poule, faisaient rentrer sous terre les malheureux ainsi menacés, et les livraient corps et âme à sa merci.

C'est ainsi qu'il avait contraint une honnête famille obérée à lui livrer une fille charmante, un jour que la fantaisie lui prit de goûter des douceurs du mariage. Cela donna lieu à la noce la plus étrange qu'on eût vue encore dans le pays. Seuls ses débiteurs en firent les frais, et par leur présence forcée, et par les cadeaux qu'ils se crurent obligés d'apporter. Qu'on se figure ces convives mornes, embarrassés et honteux, et lui, joyeux, provoquant, égrillard, faisant le diable à quatre au milieu de cette réunion de fantômes.

Quant à la pauvre âme, jetée ainsi à ce minotaure, elle en eut pour un an de pleurs, de regrets, de misères ; puis elle alla rejoindre, dans un monde meilleur, un petit ange mort en naissant.

Tel est l'homme que la voix publique, plusieurs années après, accusa du vol. On l'avait vu rôder autour de notre maison, dont il connaissait tous les coins, pour y avoir été maintes fois en journée. Mais le larron avait si bien pris ses mesures que les preuves matérielles ne purent être produites ; bon nombre de langues un peu trop promptes durent comparaître devant le tribunal, s'humilier et reconnaître maître Griffon pour un honnête homme incapable de nuire à son prochain.

Cet épisode ne fit que l'aigrir encore davantage. Enveloppé de sa solitude comme un brigand de son manteau, il n'avait d'activité que pour nuire ou se mettre en défense contre ses semblables. La joie de donner, il ne la connaissait pas. Il écorchait les autres, et ce qu'il possédait il le défendait à outrance. Quand ses arbres ployaient sous le poids des fruits, il tendait des trappes dans son verger, creusait des fossés, disposait des fusils, haussait ses murs et les hérissait de tessons de bouteilles. Louis XI, dans son château de Plessis-les-Tours, n'était pas mieux gardé. S'il eût pu pendre haut et court les chenilles, le vent, les étourneaux et les maraudeurs, il l'eût fait avec enthousiasme. Une pêche enlevée à ses espaliers, une pomme abattue, une grappe manquant à l'appel le mettaient dans d'aveugles fureurs. « Canailles d'enfants ! bourreau de sort » ! hurlait-il dans ses accès de male-rage ; et il tendait de nouvelles trappes et renouvelait les amorces de ses fusils. Ce n'est pas lui qui aurait laissé l'échelle appuyée aux arbres pour que le voyageur, dévoré par la soif, puisse cueillir quelques fruits et rafraîchir sa gorge desséchée.

Un soir qu'il s'était hissé sur le mur d'une vigne attenante à sa maison, pour ajouter des tessons de bouteilles en un point qui lui paraissait mal défendu, un fragment de verre lui perça le bout du doigt et pénétra profondément sous l'ongle. La douleur fut si vive qu'il tomba de la muraille très élevée, dans une fosse creusée au pied, et se cassa une jambe. Il se tira de là comme il put, et parvint à se traîner à travers le verger jusqu'au seuil de sa porte où il s'évanouit. Le facteur qui apportait une lettre le trouva sans mouvement ; il le crut mort, et courant chercher le médecin, annonça la nouvelle dans le village. On peut juger de l'émotion. Le lac aurait pris feu, le Creux-du-Van se serait écroulé, l'Areuse aurait roulé des flots de vin rouge 1834, le saisissement n'aurait pas été plus universel. Chacun quitta sa besogne, afin de voir venir les événements ; des groupes de femmes les bras chargés de marmots criards, stationnaient dans les rues, à la piste des nouvelles. On sut bientôt que le défunt

n'était pas mort, mais qu'il n'en valait guère mieux, le tétanos s'étant déclaré avec une intensité qui laissait peu d'espoir.

Dès lors, on ne s'abordait pas sans dire : « Tu sais, Griffon a le *tintanos*. »

– Est-ce mauvais ça, le *tintanos* ?

– Diantre, c'est *plus pire* que tous les autres *mais*, puisque, pour le guérir, ils l'empoisonnent avec de l'*eau-d'ânon* (du laudanum).

– Alors, il est raclé ?

– Tout à fait.

– Comment, lui qui m'avait menacé d'un remboursement *conséquent* pour la Noël ?

– Ma foi, c'est à lui de rembourser ses dettes, avec les intérêts, encore.

– Allons vite boire une chopine là-dessus, le blanc vaut mieux que l'*eau-d'ânon*.

Telle était l'oraison funèbre improvisée en l'honneur de Griffon par ses clients.

Vers le soir on vint avertir mon père que le blessé le demandait pour une communication importante. Il y courut et fut épouvanté en voyant ce corps raide comme une barre de fer, ces mâchoires serrées contrastant avec les yeux exprimant l'effroi et le désespoir. Étendu sans mouvement sur sa couche, le malheureux assistait, impuissant, au pillage de sa demeure. Ceux qui avaient été rançonnés par lui, apprenant que sa dernière heure était proche, accouraient pour se venger de la manière la plus fructueuse. – Qui dira les œuvres de ténèbres commises durant cette nuit ! – Vers le matin, quand la maison fut à peu près vide, on parvint à trouver un gendarme pour en garder le seuil. – Cependant le moribond, les yeux hagards, faisait signe à mon père

d'approcher. Après d'énergiques efforts pour parler, il parvint à balbutier : « pas de chance ! bourreau de sort ! Coffre... grenier... Dieu... voit... »

– Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre ?

– Dieu voit !... œil de Dieu !...

– Oui, Dieu nous voit, mais il pardonne nos fautes quand nous les lui confessons d'un cœur humilié !

– Pas ça, pas ça.

Il eut une convulsion qui lui tordit l'épine dorsale en arrière. Dès lors, il ne fit plus entendre que des cris étouffés. Le lendemain il n'existait plus.

Quelques semaines plus tard, on vendit aux enchères ses meubles et ses propriétés. Un vieux coffre, dont on avait trouvé la clef sous l'oreiller du défunt tenta mon père par le travail curieux des serrures et par les sculptures dont il était orné. Il lui fut adjugé pour quelques francs, y compris les noix dont il était rempli.

Un soir d'octobre, les vendanges finies, on venait d'apporter sur la table une bouteille de moût absinthe, légèrement piquant, qui moussait dans le verre comme du champagne. Chacun s'extasiait sur l'excellence de cette boisson. « Si nous avions des noix ou des châtaignes », dit quelqu'un, « ce serait fête complète. »

– Des noix, dit mon père, nous en avons ; attendez un instant.

Il me fit prendre une lanterne et nous montâmes au grenier ou était le bahut. Tout en remplissant sa corbeille, il découvrit parmi les noix un paquet assez volumineux, ayant la forme et le poids d'une carabine. Nous le tirâmes de sa cachette et poussés par la curiosité, nous coupâmes les ficelles et enlevâmes les papiers d'emballage dont il était amplement revêtu. Qu'on juge de

notre surprise, lorsque nous reconnûmes le fer à gaufres, superbe encore, malgré la rouille qui l'avait mordu.

À nos cris de joie on accourut hors d'haleine s'informer de ce que nous avions découvert.

– Allumez un feu, un feu flambant, cria mon père en agitant le fer au-dessus de sa tête.

– Pourquoi du feu ? dit ma mère.

– Tu ne vois pas ce que je tiens ? regarde, le grand fer à gaufres de la famille ; il était sous les noix dans le bahut.

Chacun s'approcha pour contempler la relique dont on avait tant entendu parler.

– Tiens, le voleur... dit une voix.

– C'était ce vieux païen ! Ah ! le monde avait raison de l'accuser.

– Ne vous pressez pas de juger ; ceci n'est pas une preuve.

Un moment après, le foyer resplendissait sous la flamme joyeuse que nous avions allumée. La vieille écuelle rouge fut remplie des ingrédients nécessaires, l'opération traditionnelle allait recommencer avec le concours des grands et des petits. Lorsqu'on ouvrit le fer pour le graisser, un paquet cacheté en tomba ; c'était un pli contenant une gaufre sèche toute racornie et deux billets de mille francs. Sur le pli était écrit un seul mot : *restitution*.

– Mon père, appelez-vous cela une preuve ?

– Oui, tout est éclairci et d'une manière bien inattendue. Mais comment ce vieil endurci a-t-il pu avoir dans sa vie un accès de repentir ?

– Tu vas voir, dit ma mère.

Elle prépara une gaufre, qui sifflait entre les mâchoires ardentes du fer plongé au milieu du feu. La gaufre cuite, elle la déploya devant nous, et nous montrant du doigt une inscription bien visible, elle lut ces trois mots : « dieu te voit ».

– Comprenez-vous maintenant ? la première fois qu’il voulut se servir du fer, ces mots lui sont apparus comme un avertissement d’en haut. L’œil de Dieu a pénétré une fois jusqu’à son cœur, mais ce cœur est resté rebelle. C’est une leçon pour nous tous. Puisse le Seigneur lui avoir pardonné ses fautes !

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2014.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Louis Favre, *Huit jours dans la neige*, Lausanne, Société Romande des Lectures Populaires, 1934. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Lever d'un jour froid sur des champs de neige*, a été prise par Laura Barr-Wells le 14.03.2102.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://wwwebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.

APPRENDRE LE FRANÇAIS

avec

TV5MONDE

OÙ VOUS VOULEZ



3 000 EXERCICES
100% VIDÉO
100% GRATUIT

Disponible sur
App Store

DISPONIBLE SUR
Google play